

BACK COVER PAGE OF
HOUSE OF COMMONS DEBATES
OFFICIAL REPORT (HANSARD)
VOL. 144, NUMBER 084
18 SEPTEMBER 2009

PAGE DE DOS
DÉBATS DE LA CHAMBRE DES
COMMUNES
COMPTÉ RENDU OFFICIEL (HANSARD)
VOL. 144, NUMÉRO 084
18 SEPTEMBRE 2009

Published under the authority of the Speaker of
the House of Commons

SPEAKER'S PERMISSION

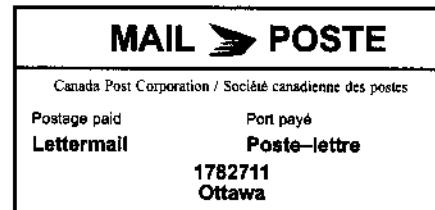
Reproduction of the proceedings of the House of Commons and its Committees, in whole or in part and in any medium, is hereby permitted provided that the reproduction is accurate and is not presented as official. This permission does not extend to reproduction, distribution or use for commercial purpose of financial gain. Reproduction or use outside this permission or without authorization may be treated as copyright infringement in accordance with the *Copyright Act*. Authorization may be obtained on written application to the Office of the Speaker of the House of Commons.

Reproduction in accordance with this permission does not constitute publication under the authority of the House of Commons. The absolute privilege that applies to the proceedings of the House of Commons does not extend to these permitted reproductions. Where a reproduction includes briefs to a Committee of the House of Commons, authorization for reproduction may be required from the authors in accordance with the *Copyright Act*.

Nothing in this permission abrogates or derogates from the privileges, powers, immunities and rights of the House of Commons and its Committees. For greater certainty, this permission does not affect the prohibition against impeaching or questioning the proceedings of the House of Commons in courts or otherwise. The House of Commons retains the right and privilege to find users in contempt of Parliament if a reproduction or use is not in accordance with this permission.

Additional copies may be obtained from: Publishing and
Depository Services
Public Works and Government Services Canada
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 or 1-800-635-7943
Fax: 613-954-5779 or 1-800-565-7757
publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
<http://publications.gc.ca>

Also available on the Parliament of Canada Web Site at the
following address: <http://www.parl.gc.ca>



If undelivered, return COVER ONLY to:
Publishing and Depository Services
Public Works and Government Services Canada
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à :
Les Éditions et Services de dépôt
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Publié en conformité de l'autorité
du Président de la Chambre des communes

PERMISSION DU PRÉSIDENT

Il est permis de reproduire les délibérations de la Chambre et de ses comités, en tout ou en partie, sur n'importe quel support, pourvu que la reproduction soit exacte et qu'elle ne soit pas présentée comme version officielle. Il n'est toutefois pas permis de reproduire, de distribuer ou d'utiliser les délibérations à des fins commerciales visant la réalisation d'un profit financier. Toute reproduction ou utilisation non permise ou non formellement autorisée peut être considérée comme une violation du droit d'auteur aux termes de la *Loi sur le droit d'auteur*. Une autorisation formelle peut être obtenue sur présentation d'une demande écrite au Bureau du Président de la Chambre.

La reproduction conforme à la présente permission ne constitue pas une publication sous l'autorité de la Chambre. Le privilège absolu qui s'applique aux délibérations de la Chambre ne s'étend pas aux reproductions permises. Lorsqu'une réDUCTION comprend des mémoires présentés à un comité de la Chambre, il peut être nécessaire d'obtenir de leurs auteurs l'autorisation de les reproduire, conformément à la *Loi sur le droit d'auteur*.

La présente permission ne porte pas atteinte aux priviléges, pouvoirs, immunités et droits de la Chambre et de ses comités. Il est entendu que cette permission ne touche pas l'interdiction de contester ou de mettre en cause les délibérations de la Chambre devant les tribunaux ou autrement. La Chambre conserve le droit et le privilège de déclarer l'utilisateur coupable d'outrage au Parlement lorsque la reproduction ou l'utilisation n'est pas conforme à la présente permission.

On peut obtenir des copies supplémentaires en écrivant à : Les
Éditions et Services de dépôt
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 ou 1-800-635-7943
Télécopieur : 613-954-5779 ou 1-800-565-7757
publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
<http://publications.gc.ca>

Aussi disponible sur le site Web du Parlement du Canada à
l'adresse suivante : <http://www.parl.gc.ca>

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 10

Wednesday, October 23, 1991

Chairperson: Bob Horner

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 10

Le mercredi 23 octobre 1991

Président: Bob Horner

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent de la

Justice and the Solicitor General

Justice et du Solliciteur général

RESPECTING:

Bill C-30, An Act to amend the Criminal Code (mental disorder) and to amend the National Defence Act and the Young Offenders Act in consequence thereof

CONCERNANT:

Projet de loi C-30, Loi modifiant le Code criminel (troubles mentaux) et modifiant en conséquence la Loi sur la défense nationale et la Loi sur les jeunes contrevenants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Third Session of the Thirty-fourth Parliament,
1991

Troisième session de la trente-quatrième législature,
1991

**STANDING COMMITTEE ON JUSTICE AND THE
SOLICITOR GENERAL**

Chairperson: Bob Horner

Vice-Chairmen: Jacques Tétreault (Justice)
John Nunziata (Solicitor General)

Members

Bob Horner
Carole Jacques
Robert Nicholson
John Nunziata
George Rideout
Jacques Tétreault
Blaine Thacker
Ian Waddell—(8)

(Quorum 5)

Richard Dupuis

Clerk of the Committee

**COMITÉ PERMANENT DE LA JUSTICE ET DU
SOLICITEUR GÉNÉRAL**

Président: Bob Horner

Vice-présidents: Jacques Tétreault (Justice)
John Nunziata (Soliciteur général)

Membres

Bob Horner
Carole Jacques
Robert Nicholson
John Nunziata
George Rideout
Jacques Tétreault
Blaine Thacker
Ian Waddell—(8)

(Quorum 5)

Le greffier du Comité

Richard Dupuis

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre
des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, OCTOBER 23, 1991
(14)

[Text]

The Standing Committee on Justice and the Solicitor General met at 3:40 o'clock p.m., this day, in Room 308, West Block, the Chairman, Bob Horner, presiding.

Members of the Committee present: Bob Horner, Carole Jacques, John Nunziata, George Rideout, Jacques Tétreault, Blaine Thacker.

Other Member present: Derek Lee.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Philip Rosen, Senior Analyst.

Witnesses: From the Canadian Association for Community Living: Dulcie McCallum, Counsel and legal/government affairs. From Canadian Disabilities Rights Council: Yvonne Peters, National coordinator.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, October 4, 1991 relating to Bill C-30, An Act to amend the Criminal Code (mental disorder) and to amend the National Defence Act and the Young Offenders Act in consequence thereof. (See *Minutes of Proceedings and Evidence of Wednesday, October 9, 1991, Issue No. 7*).

The Committee resumed consideration of Clause 1.

Yvonne Peters and Dulcie McCallum each made an opening statement and answered questions.

At 5:00 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Richard Dupuis

Clerk of the Committee

Le greffier du Comité

Richard Dupuis

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 23 OCTOBRE 1991
(14)

[Traduction]

Le Comité permanent de la justice et du solliciteur général se réunit à 15 h 40, dans la salle 308 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Bob Horner (*président*).

Membres du Comité présents: Bob Horner, Carole Jacques, John Nunziata, George Rideout, Jacques Tétreault, Blaine Thacker.

Autre député présent: Derek Lee.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Philip Rosen, analyste principal.

Témoins: De l'Association canadienne pour l'intégration communautaire: Dulcie McCallum, conseiller juridique et directeur, Affaires légales et gouvernementales. Du Canadian Disabilities Rights Council: Yvonne Peters, coordonnatrice nationale.

Conformément à son ordre de renvoi du vendredi 4 octobre 1991, le Comité reprend l'étude du projet de loi C-30, Loi modifiant le Code criminel (troubles mentaux) et modifiant en conséquence la Loi sur la défense nationale et la Loi sur les jeunes contrevenants (*voir les Procès-verbaux et témoignages du mercredi 9 octobre 1991, fascicule no 7*).

Le Comité poursuit l'étude de l'article 1.

Yvonne Peters et Dulcie McCallum font chacune un exposé et répondent aux questions.

À 17 heures, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

[Text]

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

Wednesday, October 23, 1991

• 1541

The Chairman: I would like to call the meeting to order, Bill C-30, on mental disorder. The committee will resume consideration of clause 1.

We are very, very pleased today to receive, from the Canadian Association of Community Living, Dulcie McCallum, counsel, legal and government affairs; and from the Canadian Disabilities Rights Council, Yvonne Peters, national co-ordinator. Welcome.

I understand that both of your associations would like to make short statements and then we will proceed with questioning. Is that suitable? Who would like to begin?

Ms Yvonne Peters (National Co-ordinator, Canadian Disabilities Rights Council): I will begin.

The Chairman: Thank you, Yvonne.

Ms Peters: I would like to point out that the Canadian Association of Community Living is a member of the CDRC, so it is fitting that we have the opportunity to jointly present to you today.

The CDRC is a national not-for-profit disability rights organization. We are comprised of 30 organizations which we believe represent the interests of approximately one million people with disabilities. The purpose of the CDRC is to advance the equality rights of people with disabilities through test case litigation, legal research and law reform.

I would like to point out that the CDRC is currently involved in a comprehensive review of federal legislation. One of the pieces of legislation which we are reviewing is the Criminal Code. As you can well imagine, however, this is a significant undertaking and our review has really only just begun. So in terms of the proposals today, we are just beginning to take a look at how this will all affect people who have been labelled with a mental disability.

The CDRC is pleased to appear before the committee today to provide you with our comments on Bill C-30. We are particularly interested in these proposals in light of our intervention in the case of Swain versus Her Majesty the Queen. As you may know, the CDRC along with the Canadian Association of Community Living and the Canadian Mental Health Association were granted intervenor status in the Swain case. We argued that the common law rule that permitted the crown to adduce evidence that an accused was not guilty by reason of insanity and the provision of the Criminal Code that allowed such a person to be automatically and indefinitely incarcerated, to be unconstitutional.

[Translation]

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

Le mercredi 23 octobre 1991

Le président: Je voudrais que nous commençons notre réunion sur le projet de loi C-30, les troubles mentaux. Le comité va reprendre l'étude de l'article 1.

Nous sommes extrêmement heureux d'accueillir aujourd'hui la représentante de l'Association canadienne pour l'intégration communautaire, Mme Dulcie McCallum, conseillère juridique, Affaires légales et gouvernementales, et celle du Conseil canadien des droits des personnes handicapées, Mme Yvonne Peters, coordinatrice nationale. Bienvenue.

Je crois que vous avez toutes deux de brèves déclarations à faire au nom de vos associations et nous passerons ensuite aux questions. Êtes-vous d'accord? Qui souhaite commencer?

Mme Yvonne Peters (coordinatrice nationale, Conseil canadien des droits des personnes handicapées): Je vais commencer.

Le président: Merci, Yvonne.

Mme Peters: Je voudrais signaler que l'Association canadienne pour l'intégration communautaire est membre du CCDPH, et il est donc bon que nous ayons la possibilité de comparaître ensemble devant vous aujourd'hui.

Le CCDPH est une organisation nationale sans but lucratif pour la défense des droits des personnes handicapées. Nous regroupons 30 organisations qui représentent les intérêts d'environ 1 million de personnes handicapées. Le but du Conseil est de promouvoir le droit à l'égalité des personnes handicapées grâce à des interventions dans des causes types, à des recherches légales et à la réforme du droit.

Je voudrais mentionner que le Conseil participe actuellement à un examen approfondi de la législation fédérale. Nous examinons entre autre le Code criminel. Cependant, comme vous pouvez l'imaginer, l'entreprise est vaste et notre travail vient seulement de commencer. Ainsi, dans nos propositions d'aujourd'hui, nous commençons à peine à nous pencher sur les répercussions que cela pourra avoir pour les personnes dont on dit qu'elles sont atteintes de troubles mentaux.

Le Conseil est heureux de comparaître aujourd'hui devant le comité pour présenter ses commentaires sur le projet de loi C-30. Nous sommes particulièrement intéressés par ces propositions à la lumière de notre intervention dans l'affaire Swain contre sa Majesté la Reine. Comme vous le savez peut-être, le Conseil, de même que l'Association canadienne pour l'intégration communautaire et l'Association canadienne de santé mentale, a obtenu le statut d'intervenant dans l'affaire Swain. Nous avons fait valoir que la règle de common law permettant à la Couronne de tenter de prouver que l'accusé n'est pas coupable parce qu'il est atteint d'aliénation mentale était inconstitutionnelle, de même que la disposition du Code criminel permettant l'incarcération automatique et définitive de cette personne.

[Texte]

The CDRC was very pleased with the Supreme Court ruling in this matter. We are also pleased that the government is contemplating new legislation in keeping with the Supreme Court ruling and the Canadian Charter of Rights and Freedoms. Unfortunately, although the CDRC is extremely concerned about the mental disorder provisions of the Criminal Code, we do not feel we have had sufficient time or resources to truly undertake the in-depth and comprehensive review of the proposals that we think it warrants. Therefore, our comments today should only be regarded as preliminary comments. Should further time or resources become available, we would be most interested in conducting a more comprehensive review.

Just to reiterate, our comments are general. We apologize if they seem a little too general or vague, but we hope they will be helpful and that we will be able to point out some of the areas that we think raise issues or problems that need to be looked at further.

Incidentally, before I go into the body of my presentation, I would like to point out that the proposals that were sent to me, of course, are very complex and complicated and were only available in print and were not available in an alternate format that made it easier for me to review. I hope that in future when the federal government circulates proposed legislation, we can have it in a format that all of us can have access to.

• 1545

There are about five or six points I would like to make. The first is the introduction of mental disorder evidence by the crown, which I believe is in proposed sections 672.11 to 672.19.

In the Swain case, Mr. Justice Lamer ruled that under the new common law rule there will be only two instances in which the crown will be entitled to lead evidence of insanity. First, the crown may raise evidence of insanity after the trier of fact has concluded that the accused is otherwise guilty of the offence as charged. In these circumstances, the crown's ability to raise evidence of insanity cannot interfere with the conduct of the accused's defence, because the crown's ability to do so will not be triggered until after the accused has concluded his or her defence. Second, the crown may raise evidence of insanity if the accused's own defence has put the accused's capacity for criminal intent as an issue.

The proposed amendments appear to fly in the face of this ruling. Proposed section 672.12 permits the crown at any stage in a hearing to apply to the court for an assessment order, where the prosecutor satisfies the court that there are reasonable grounds to doubt that the accused is criminally responsible for the alleged offence. This provision clearly allows the crown to raise the issue of mental capacity of the accused to form the requisite intent required for a conviction.

[Traduction]

Le Conseil a été très satisfait de l'arrêt de la Cour suprême sur cette question. Nous sommes également heureux que le gouvernement envisage une nouvelle loi conforme au verdict de la Cour suprême et à la Charte canadienne des droits et libertés. Malheureusement, bien que le Conseil n'approuve pas du tout les dispositions du Code criminel sur les troubles mentaux, nous n'estimons pas avoir eu suffisamment de temps ou de ressources pour entreprendre une étude véritablement complète et approfondie des propositions. Par conséquent, nos commentaires d'aujourd'hui ne doivent être considérés que comme des observations préliminaires. Si nous trouvions du temps ou des ressources, nous aimeraissons beaucoup entreprendre une étude plus complète.

Je le répète donc, nos commentaires sont d'ordre général. Nous nous excusons s'ils ont l'air un peu trop généraux ou vagues, mais nous espérons qu'ils seront utiles et que nous réussirons à montrer quels sont les domaines qui suscitent des questions ou les problèmes qui méritent d'être étudiés plus attentivement.

Au fait, avant de passer à l'essentiel de mon exposé, je voudrais signaler que les propositions qui m'ont été envoyées sont bien sûr très complexes et très compliquées et qu'elles n'existaient que sous forme imprimée et non sous une autre forme qu'il m'aurait été plus facile d'utiliser. J'espère qu'à l'avenir, lorsque le gouvernement fédéral diffusera un projet de loi, il sera possible de l'obtenir dans un format que chacun pourra utiliser.

Je voudrais faire cinq ou six observations. Tout d'abord, au sujet de la présentation par la Couronne d'une preuve sur les troubles mentaux, ce qui se trouve je crois dans les articles proposés 672.11 à 672.19.

Dans l'affaire Swain, le juge Lamer a estimé qu'en vertu de la nouvelle règle de common law, la Couronne n'aurait le droit de tenter de prouver l'aliénation mentale que dans deux cas. Premièrement, la Couronne peut invoquer l'aliénation mentale une fois que le juge des faits a conclu que l'accusé était coupable de l'infraction selon les accusations. Dans ces circonstances, le fait que la Couronne ait la possibilité de présenter une preuve d'aliénation mentale ne peut gêner la défense de l'accusé puisque la Couronne doit attendre pour présenter sa preuve que l'accusé ait fini de présenter sa défense. Deuxièmement, la Couronne peut plaider l'aliénation mentale si, dans la défense de l'accusé, on met en doute la capacité à avoir une intention criminelle.

Les amendements proposés semblent aller à l'encontre de cette décision. Selon l'article proposé 672.12, la Couronne peut à toute étape des procédures demander au tribunal de rendre une ordonnance d'évaluation, à condition de démontrer au tribunal qu'il existe des motifs raisonnables de mettre en doute la responsabilité criminelle de l'accusé à l'égard de l'infraction qui lui est reprochée. Cette disposition permet clairement à la Couronne de mettre en doute la capacité mentale de l'accusé à former l'intention criminelle nécessaire pour une condamnation.

[Text]

This ultimately subverts the accused's Charter rights, in our opinion, and ignores the Swain ruling. While we think the Swain decision does go a long way in protecting the rights of the accused, we would urge the Minister of Justice to build on the ruling and go a step beyond the Swain case. That is, the CDRC contends that the issue of mental capacity should be regarded solely as a defence to be raised by the accused and not by the crown. It must be assumed that an accused who has not been found unfit to stand trial has the competence and the capacity to determine how he or she wishes to conduct their defence and if they wish to advance the defence of not criminally responsible.

The second issue is fitness to stand trial. A finding of unfitness to stand trial has the potential, in our opinion, to deprive an accused of his liberty for a long period of time. It also has the potential to subject an accused to forced treatment. For these reasons the CDRC would like to be assured that safeguards will be built into the legislation to protect the accused from the crown being able to use this provision to build a case and to have an accused detained. We are concerned that the standard of proof of unfitness, which is based on a balance of probabilities, may be more compelling for the crown to use where there may be difficulty in proving the case and the case is charged beyond a reasonable doubt.

Third is terms of disposition. The proposed amendments do recognize, as underlined in the Swain case, that the existing situation of a judge being required to order an accused who is found not guilty by reason of insanity into strict custody to be unconstitutional. The current proposals do offer the judge more discretion in this matter; nonetheless, there still appear to be some problems with such discretion. First of all, the role and meaning of what we call the "grab bag of criteria" is ambiguous and uncertain. That is, we have concerns about what weight should be given to the criteria, how they will be interpreted. Secondly, dangerousness is introduced as one of the criteria in the operation of proposed subsection 672.54. Nowhere in this proposed section does it say that such a criteria should be restricted to present dangerousness, as was stipulated by the Swain ruling. We think this is extremely important. In the Swain ruling, when they talked about dangerousness as an issue, it should be the present dangerousness of the accused that is at issue.

[Translation]

C'est là enfreindre les droits de l'accusé selon la Charte, à notre avis, et ne pas tenir compte de l'affaire Swain. Certes, cette décision contribue grandement à protéger les droits des accusés, mais nous demandons instamment au ministre de la Justice d'aller au-delà de l'affaire Swain. Le Conseil estime en effet que la question de la capacité mentale doit être considérée uniquement comme une défense pouvant être invoquée par l'accusé et pas par la Couronne. Il faut supposer qu'un accusé qui n'a pas été jugé inapte à subir son procès a la compétence et la capacité de décider comment il souhaite mener sa défense et s'il veut invoquer la non-responsabilité criminelle.

La deuxième question est celle de l'aptitude à subir son procès. Un accusé jugé inapte à subir son procès peut se voir priver de sa liberté pendant une longue période. Cette décision peut également signifier un traitement imposé pour l'accusé. C'est pourquoi le Conseil voudrait qu'on lui garantisse que des mesures de protection seront incluses dans la loi pour que la Couronne ne puisse se servir de cette disposition pour étayer la poursuite et faire détenir un accusé. Nous craignons que cette preuve d'inaptitude, qui se fonde sur un équilibre de probabilités, soit plus facilement utilisée par la Couronne lorsqu'il est difficile d'étayer une accusation et que l'accusation est portée au-delà de tout doute raisonnable.

Troisièmement, les modalités de la décision. On reconnaît dans les amendements proposés, comme l'a montré l'affaire Swain, que la situation actuelle, où un juge doit ordonner la détention stricte d'un accusé jugé non coupable pour cause d'aliénation mentale, est inconstitutionnelle. Les propositions actuelles donnent davantage de latitude au juge à cet égard; néanmoins, cette latitude pose encore quelques problèmes. Tout d'abord, le rôle et la signification de ce que nous appelons «la série de critères» sont ambigus et incertains. Nous nous demandons en effet quel sera le poids accordé aux critères et comment ils seront interprétés. Deuxièmement, le caractère dangereux est l'un des critères mentionnés dans l'article proposé 672.54. Rien ne dit dans cet article que ce critère doit être limité au danger immédiat, comme on l'a précisé dans l'affaire Swain. Nous pensons que c'est extrêmement important. Dans la décision Swain, lorsque le caractère dangereux entre en jeu, il doit s'agir du danger présent que constitue l'accusé.

• 1550 •

It is unclear whether past, present, or future dangerousness, or a combination thereof, would be considered. We submit that the criteria relevant to incarceration should be, as I have said, present dangerousness. This is a critical issue, as people labelled with a mental disability have been seriously disadvantaged and prejudiced by the criminal justice system. There is an overwhelming tendency in our society to equate mental disorder with dangerousness. Thus, in our opinion, extreme care and diligence should be exercised to ensure that the amendments do not perpetuate the myths, fears, and stereotypes which currently plague our laws.

On ne précise pas si l'on tiendrait compte du danger passé, présent ou futur, ou de l'ensemble. Nous estimons, comme je l'ai dit, que c'est le danger présent qui doit être pris en considération pour décider de l'incarcération. C'est une question critique, dans la mesure où les personnes classées comme atteinte de troubles mentaux ont été gravement désavantagées et défavorisées par le système de justice pénale. On a partout tendance dans notre société à considérer que les troubles mentaux sont synonymes de danger. Il faut donc, à notre avis, être très prudents et attentifs pour éviter que les amendements ne perpétuent les mythes, les peurs et les stéréotypes qui empoisonnent nos lois actuellement.

[Texte]

Unfortunately, the construction of this clause makes dangerousness a factor that will be considered in every not-criminally-responsible finding, regardless of the nature of the offence, for example, shoplifting, where dangerousness may not be an issue. We would recommend that dangerousness criteria be removed from this clause and be addressed only where there is an application to have an accused declared a dangerous, mentally disordered accused.

Thirdly, clause 672.45(c) seems to allow the court to order forced treatment where an accused has been found unfit to stand trial. We question in this clause whose interests are really being addressed by the law, the judicial system's or the accused's. The CDRC wishes to point out that in the Reid and Gallagher case the Ontario Court of Appeal ruled that certain forms of forced treatment were unconstitutional. It should be further noted that the appellants in this case were persons who were found not guilty by reason of insanity who are being detained under Lieutenant Governor warrants. I think that sends us some messages to us about forced treatment.

Forced treatment disregards the rights of an individual by perpetuating discriminatory assumptions that persons found unfit to stand trial are necessarily incapable of making their own decisions concerning treatment. It is extremely important to respect the principles of self-determination with respect to treatment.

Thirdly, regarding the capping of dispositions, the CDRC acknowledges that the capping provisions are an attempt to remove the indeterminacy of the disposition process. However, problems still remain with this process, that is, a person found not criminally responsible may still find themselves in a position of enduring a criminal disposition for a much longer period of time than other accuseds who have been found guilty of a similar offence. The capping provisions fail to take into account that maximum sentences are often not imposed on other accused. However, when it comes to persons found not criminally responsible, it appears that it would always be the maximum period which would be imposed. We would recommend that an assessment of the individual facts and circumstances of the case be conducted before imposing a disposition.

Looking now at the declaration of someone as a dangerous, mentally disordered accused, again we have concerns. Given the discriminatory attitudes and stereotypical assumptions made about persons with a mental disability, the potential for the abuse of this clause seems readily apparent to us. We are concerned that where a continuing mental disorder can be established there will be, again, an automatic presumption of dangerousness. We say this in light of our history in society and our treatment of people who have been labelled as mentally disabled. As a result, it is likely that persons with a mental disorder will frequently satisfy the criteria for such a declaration.

[Traduction]

Malheureusement, cet article est construit de telle sorte que le danger sera pris en considération dans tous les verdicts de non-responsabilité criminelle, indépendamment de la nature du délit—par exemple, vol à l'étalage—alors que la question du danger ne se pose pas. Nous recommandons donc la suppression de la notion de danger de cet article pour ne la conserver que dans les cas de demande visant à faire déclarer quelqu'un accusé dangereux atteint de troubles mentaux.

Troisièmement, selon l'alinéa 672.45c), la Cour peut ordonner un traitement obligatoire pour un accusé jugé inapte à subir son procès. Nous nous demandons quels intérêts la loi vise véritablement à défendre, ceux du système judiciaire ou ceux de l'accusé. Le Conseil signale que dans l'affaire Reid et Gallagher, la Cour d'appel de l'Ontario a jugé que certaines formes de traitement imposé étaient inconstitutionnelles. Il faut en outre signaler que les appellants dans cette affaire ont été jugé non coupables pour cause d'aliénation mentale et qu'ils sont actuellement en détention en vertu d'un mandat du lieutenant-gouverneur. Je crois que cela en dit long sur le traitement obligatoire.

Le traitement obligatoire constitue une atteinte aux droits d'un individu en perpétuant des notions discriminatoires, selon lesquelles les personnes jugées inaptes à subir leur procès sont nécessairement incapables de décider elles-mêmes de leur traitement. Il est extrêmement important de respecter les principes d'autodétermination en matière de traitement.

Troisièmement, en ce qui concerne les dispositions sur la durée maximale, le Conseil admet qu'elles visent à supprimer le caractère indéterminé du processus de décision. Cependant, ce processus pose toujours des problèmes puisqu'une personne jugée non responsable sur le plan criminel peut toujours faire l'objet d'un verdict criminel et être internée beaucoup plus longtemps que d'autres accusés trouvés coupables d'une infraction semblable. Les dispositions sur la durée maximum ne tiennent pas compte du fait que les peines maximales sont rarement infligées aux autres accusés. Pourtant, lorsqu'il s'agit de personnes non responsables sur le plan criminel, il semble que ce soit toujours la peine maximale qui est imposée. Nous recommandons qu'une évaluation des faits et des circonstances particulières de l'affaire soit entreprise avant l'application de la décision.

Passons maintenant aux dispositions permettant de déclarer qu'un accusé est un accusé dangereux atteint de troubles mentaux; là aussi, nous avons des objections. Étant donné les attitudes discriminatoires et les stéréotypes courants à l'égard des personnes atteintes de troubles mentaux, cet article comporte des risques d'abus particulièrement flagrants. Nous craignons que si l'on peut faire la preuve de troubles mentaux constants, on présume automatiquement encore une fois que la personne est dangereuse. Il suffit d'examiner l'histoire de notre société et de voir comment nous avons traité les personnes dont on dit qu'elles sont atteintes de troubles mentaux pour s'en rendre compte. Les personnes atteintes de troubles mentaux ont donc de grandes chances de satisfaire aux critères permettant cette déclaration.

[Text]

Obviously we cannot be naive about this. The CDRC recognizes that dangerousness may be an issue which will have to be considered in certain cases. However, we want to point out and caution the committee that there is a tendency to characterize people who have been labelled as mentally disordered as automatically dangerous. Where a person is declared dangerous because of mental disorder, it is possible for the capping provision to be increased to life. This creates an indeterminant sentence once again and we are back to the current law of an indefinite indeterminant sentence.

[Translation]

Manifestement, nous ne pouvons pas être naïfs sur ce sujet. Le Conseil admet que le caractère dangereux peut être un élément qui devra être pris en considération dans certains cas. Cependant, nous voulons attirer l'attention du comité sur le fait que l'on a tendance à considérer que les personnes atteintes de troubles mentaux sont automatiquement dangereuses. Lorsqu'une personne est considérée comme dangereuse à cause de troubles mentaux, il est possible que la durée maximale devienne la perpétuité. Cela donne lieu encore une fois à une peine indéterminée et la situation est la même qu'avec la loi actuelle sur la peine indéterminée indéfinie.

• 1555

When a person has been declared as dangerous, we think it might be wise to look at the provisions governing persons who have been found to be dangerous offenders. As I understand it, under the Parole Act there are review mechanisms and safeguards for monitoring that situation. I would also like to point out that when we acknowledged that there may be a need for dangerousness to be taken into account, we were talking about it where the option or the defence of "not criminally responsible" is led by the accused and not the crown.

Finally, we would like to comment briefly on the removal of persons from their own disposition hearings and the withholding of evidence from such persons, which the proposals contemplate. A fundamental principle of our legal system, particularly where liberty issues are at stake, is that individuals have the right to cross-examine witnesses on their evidence, to hear the evidence which is being led against them and to participate in the hearing. We think it is unconstitutional and a violation of the equality rights of people with disabilities to even have within the proposals the option of removing people from their own hearings, and of withholding evidence from them. We think it is a paternalistic approach, and unconstitutional.

I will conclude by outlining a few points which may seem trite, but I think it is important to remind ourselves of these principles as we are going through the proposals. First, the Canadian Charter of Rights and Freedoms is the supreme law of the land. Second, section 15 of the Charter guarantees the equality rights of persons with a mental disability. Third, in *Swain versus the Queen*, the Supreme Court of Canada wrote, and I think this is very important:

There is no question but that the mentally ill
—and we would say persons labelled "mentally disabled"—

in our society have suffered from historical disadvantage and have been negatively stereotyped and are generally subjected to social prejudice in our society.

As has already been stated, the current laws are steeped in pre-19th-century thinking, and it is extremely important that we do a comprehensive job of overcoming the long period of stigmatization and disadvantage. It is important that

Lorsqu'une personne a été déclarée dangereuse, nous croyons qu'il peut être sage d'examiner les dispositions régissant les personnes déclarées contrevenants dangereux. Si j'ai bien compris, la Loi sur la libération conditionnelle prévoit des mécanismes d'examen et des sauvegardes pour suivre l'évolution de la situation. J'ajouterais également que, lorsque nous admettons qu'il peut être nécessaire de tenir compte du caractère dangereux, c'est uniquement dans le cas où la défense de «non-responsabilité criminelle» est invoquée par l'accusé et non par la Couronne.

Enfin, nous voudrions faire quelques brefs commentaires sur les propositions selon lesquelles une personne ne pourrait pas toujours assister à l'audition pour déterminer la décision à rendre et pourrait ne pas avoir accès à certains éléments de preuve. Il existe un principe fondamental dans notre système juridique, surtout s'il s'agit de questions de liberté, donnant aux individus le droit de contre-interroger des témoins, d'entendre les témoignages présentés contre eux et de participer aux audiences. À notre avis, c'est enfreindre la Constitution et les droits à l'égalité des personnes handicapées que de prévoir même dans les propositions la possibilité d'écartier un accusé de l'audition et de l'empêcher de prendre connaissance de certains éléments de preuve. C'est une approche que nous jugeons paternaliste et inconstitutionnelle.

Je conclurai en insistant sur quelques points qui peuvent paraître superflus, mais je crois qu'il est important de garder ces principes à l'esprit en examinant les propositions. Premièrement, la Charte canadienne des droits et libertés, est la loi suprême du pays. Deuxièmement, l'article 15 de la Charte garantit le droit à l'égalité des personnes atteintes de troubles mentaux. Troisièmement, dans l'affaire *Swain contre la Reine*, la Cour suprême du Canada a déclaré, et je crois que c'est très important:

Il est certain que les malades mentaux,
...et nous dirions les personnes dont on dit qu'elles sont
«atteintes de troubles mentaux»...

dans notre société, ont souffert d'un désavantage historique et ont été victimes de stéréotypes négatifs, et qu'ils font généralement l'objet de préjugés sociaux.

Comme nous l'avons déjà dit, les lois actuelles reflètent la mentalité d'avant le XIX^e siècle, et il est essentiel que nous fassions tout pour éliminer cette longue période de stigmatisation et de préjugés. Il est important de ne pas

[Texte]

we not just rework the language but that we also ensure that the results produced will really make a difference to persons labelled mentally disabled who come in contact with our justice system.

Thank you. I now turn it over to my colleague, Dulcie McCallum.

Ms Dulcie McCallum (Counsel for Government and Legal Affairs, Canadian Association for Community Living): Thank you for inviting us here as witnesses, both on behalf of the Canadian Association for Community Living and CDRC.

I think I will begin by reminding members just who I represent. CDRC has a very broad mandate. It represents all sorts of organizations and constituencies of people with disabilities. On the other hand, I represent only people who have been labelled mentally retarded. Our association represents over 40,000 people who themselves have been labelled mentally retarded, and whose families and friends belong to our association. As I go through my remarks I think it is important to remember that I am speaking primarily to the concerns that face someone so labelled.

* 1600

I also begin with principles, and I will name three. First is the principle of equality. People who have been labelled mentally handicapped have suffered an enormous historic disadvantage. They have been legally discriminated against and *de facto* segregated. What I mean by that is that they have been denied the right to vote. They have had laws that have deemed them incompetent. They have been segregated in institutions and sheltered workshops. That is the history.

The second principle is the right to dignity, to be full and responsible and participating citizens, to take responsibility for their actions and not to be dealt with—even by the criminal justice system—in a patronizing way. The whole notion of not being criminally responsible is itself creating a fiction that the person has not committed a crime, when indeed, the person may have.

The third principle is self-determination. That is the right to control and design their own defence despite the fact that they live with a mental handicap.

If you only go away today with one thought from me, let it be that people who are labelled intellectually disabled, developmentally delayed, mentally handicapped, mentally retarded people, those who have had a congenital mishap or those with Down's syndrome—whatever words you want to use, we know who we are talking about—are quite distinct from the population of people traditionally known as mentally ill. They ought not to be included within the definition under section 16.

Where section 2 reads “‘mental disorder’ means a disease of the mind”, it ought to specifically exclude the population I represent. As I go through my critique of Bill C-30, I will try to identify the reason why that must be the case.

[Traduction]

nous borner à refondre le libellé mais de veiller à ce que le résultat produit change véritablement la situation des personnes atteintes de troubles mentaux qui ont affaire à notre système judiciaire.

Merci. Je donne maintenant la parole à ma collègue, Dulcie McCallum.

Mme Dulcie McCallum (conseillère juridique, Affaires gouvernementales et légales, Association canadienne pour l'intégration communautaire): Merci de nous avoir invitées à témoigner devant votre comité, à la fois au nom de l'Association canadienne pour l'intégration communautaire et au nom du Conseil.

Je vais tout d'abord essayer de rappeler aux membres du Comité qui je représente. Le Conseil a un mandat très large. Il représente toutes sortes d'organisations et de groupes de personnes handicapées. Par ailleurs, je ne représente que les personnes qui ont été qualifiées de déficientes mentales. Notre association représente plus de 40,000 personnes, elles-mêmes considérées comme déficientes mentales et dont les familles et les amis appartiennent à notre association. Au fur et à mesure de mes remarques, vous devrez vous souvenir que j'exprime les sentiments et les préoccupations des personnes classées dans cette catégorie.

Je commence également par les principes, et je vais en nommer trois. Premièrement, le principe de l'égalité. Les personnes qualifiées de déficientes mentales souffrent d'un terrible désavantage historique. Elles ont été légalement victimes de discrimination et de ségrégation *de facto*. L'entends par là qu'on leur a refusé le droit de vote. Il y a eu des lois qui les ont déclarées incomptentes. Elles ont été reléguées dans des institutions et des ateliers protégés. Voilà pour l'histoire.

Le deuxième principe est celui du droit à la dignité, à être des citoyens à part entière, responsables et participants, à être responsables de leurs actes et à ne pas être traités—même par le système de justice pénale—de façon paternaliste. Toute la notion de non-responsabilité criminelle suscite une fiction, selon laquelle la personne n'a pas commis de délit alors qu'en fait, cela peut très bien avoir été le cas.

Le troisième principe est celui de l'autodétermination. Il s'agit du droit à contrôler et élaborer sa propre défense bien que l'on soit atteint d'un handicap mental.

Si vous ne retenez qu'une seule de mes idées en partant aujourd'hui, je voudrais que ce soit celle-ci: que les personnes étiquetées déficientes intellectuelles, attardées, handicapées mentales, mentalement retardées, celles qui sont victimes d'un accident congénital ou qui sont atteintes du syndrome de Down—quels que soient les termes que l'on choisisse, nous savons de quoi nous parlons—sont tout à fait différentes de toutes les personnes qu'on appelle traditionnellement des malades mentaux. Elles ne devraient pas être incluses dans la définition de l'article 16.

Lorsqu'on dit qu'à l'article 2 que «troubles mentaux» signifie «toute maladie mentale», il faudrait exclure précisément le segment de population que je représente. Au fur et à mesure que j'avancerai dans ma critique du projet de loi C-30, je vais essayer d'en expliquer les raisons.

[Text]

The Criminal Code is slowly but surely being cleaned up in relation to people with mental handicaps. It used to be illegal to have sex with a woman who had a mental handicap. There was an assumption that all people, all women who have a mental handicap could not consent to sexual relations. It was patronizing and unnecessary.

They continue to be referred to a feeble-minded in the Criminal Code. And now, despite the allegations of some, I think they are caught by "disease of the mind". I say that based on Cooper versus Her Majesty the Queen, which is a case in the Supreme Court of Canada that gave a very broad, sweeping definition to "disease of the mind" and did not restrict it to the kind of psychiatric analysis that is usually associated with "disease of the mind".

People with mental handicaps are not suffering, they are not ill and they do not have a disease. They have a mental handicap and it's quite distinct. The definition of mental disorder ought to specifically exclude them and state that they are not included, other than if they have a disease of the mind. So, for instance, a man with Down's syndrome who has been institutionalized for 30 years, who happens to suffer some psychiatric crisis, may be caught by the mental disorder provisions, but he does so by virtue of his psychiatric challenge.

The criminal justice system has not been particularly kind to people with mental handicaps. They have been denied access to the criminal justice system. People in the First Nations always think it is so funny that we are trying to fight to get in and they are fighting to get out. But the assumption is that the medical label of mental handicap meant something legal. I always refer to this in the most kindly of ways as the conspiracy between the courts and the medical community. Because even in guardianship proceedings, for instance, all an affidavit of a doctor had to say was that someone had a mental handicap. They were then assumed to be legally incompetent. So when subsection 16.(2) of these amendments provides that there is a presumption of competency, it means little to people who have been labelled as being presumed to be legally incompetent.

I will turn now to the unfit to stand trial provision. I believe the crown and prosecutors are going to more and more heavily rely upon this because they don't have access to Lieutenant Governor's warrants. I will tell you about a woman from Prince Rupert who is native, who is mentally retarded, who is illiterate, who is a woman and whose crime is an allegation of arson. She has never been convicted and has no record.

• 1605

She is sent off for an unfitness hearing, and it's based on her mental handicap because there is an assumption she cannot give instructions to counsel. The record of the assessment by the psychiatrist attests to how every time he comes to a question about arson, she says she is not to discuss that with him without her lawyer present. Every time the psychiatrist tries to talk about the offence, she says that. This is 15 days after she last saw her lawyer. Yet the

[Translation]

Le Code criminel est lentement mais sûrement amélioré en ce qui concerne les personnes mentalement handicapées. Il était illégal autrefois d'avoir des relations sexuelles avec une femme handicapée mentalement. On supposait que toutes les femmes handicapées mentales ne pouvaient pas consentir à des relations sexuelles. C'était paternaliste et inutile.

On continue à parler de personnes à l'esprit faible dans le Code criminel. Maintenant, malgré les allégations de certains, je crois qu'elles sont englobées dans la définition de «maladie mentale». Je me fonde ici sur l'affaire Cooper contre Sa Majesté la Reine, où la Cour suprême du Canada a donné une définition extrêmement large de «maladie mentale» sans la limiter au genre d'analyse psychiatrique généralement associée avec la «maladie mentale».

Les personnes atteintes de handicaps mentaux ne souffrent pas; elles ne sont pas malades et n'ont pas de maladie. Elles ont un handicap mental, et c'est très différent. La définition de troubles mentaux devrait les exclure spécifiquement et préciser qu'elles ne sont pas incluses, sauf si elles ont une maladie mentale. Ainsi, par exemple, un homme atteint du syndrome de Down ayant vécu en institution pendant 30 ans et souffrant tout d'un coup de troubles psychiatriques, peut être assujetti aux dispositions sur les troubles mentaux, mais ce serait en raison de son problème psychiatrique.

Le système de justice pénale n'a pas été particulièrement tendre pour les personnes handicapées mentales. On leur a refusé l'accès à la justice pénale. Les personnes des Premières nations trouvent toujours très drôle de voir que nous nous battons pour entrer dans le système alors qu'elles se battent pour en sortir. Mais au départ, le nom médical de handicap mental avait un sens légal. C'est ce que j'appelle toujours avec gentillesse la conspiration entre les tribunaux et le monde médical. Parce que, même dans une procédure sur la nomination d'un tuteur, par exemple, il fallait simplement dire dans l'affidavit médical que la personne avait un handicap mental. Cela suffisait pour qu'elle soit jugée légalement incompetent. Par conséquent, lorsqu'on dit au paragraphe 16.(2) de ces amendements qu'il y a présomption de compétence, cela ne veut pas dire grand-chose pour ceux qui ont toujours été considérés comme légalement incompetents.

Je vais passer maintenant à la disposition sur l'inaptitude à subir son procès. Je crois que la Couronne et les procureurs vont se servir de cela de plus en plus souvent parce qu'ils n'ont pas accès au mandat du lieutenant-gouverneur. Je vais vous raconter le cas d'une femme de Prince Rupert qui est autochtone, attardée mentale, analphabète, et qui est accusée d'incendie criminel. Elle n'a jamais été condamnée et n'a pas de casier judiciaire.

On l'envoie à l'audience où l'on doit déterminer si elle est apte à subir son procès, et ce, en raison du handicap mental qui fait qu'on la présume incapable de donner des instructions à son avocat. Le dossier de l'évaluation psychiatrique montre que chaque fois que le psychiatre pose une question au sujet de l'incendie criminel, elle répond qu'elle ne doit en discuter avec lui qu'en présence de son avocat. Chaque fois que le psychiatre essaie de parler du

[Texte]

conclusion of the psychiatrist at the end of the report is that she is not able to instruct counsel. Counsel is caught in the untenable position of being able to receive instructions and believing himself to be able to receive instructions.

The criteria for unfitness to stand trial, to understand the nature or object of the proceedings, to understand the possible consequences and communicate with counsel... well, I suggest it is our under-inclusiveness of the criminal justice system that has resulted in people making assumptions about people not being able to do those things.

For instance, a man who has been in an institution for 30 years and comes to the community may not understand the full consequences of legal proceedings. Lawyers have not been trained in how to communicate with people with mental handicaps. Has there been an opportunity for the person to communicate with counsel using alternate means—through Braille, through Bliss symbolics, through a signer, by demonstration? What does it mean to communicate with counsel?

If people with mental handicaps are caught, the whole interpretation of those three provisions must be given broad interpretation or they will automatically be found unfit, just by virtue of the fact that they were born with Down's syndrome. Has the system accommodated their needs? If they are illiterate, if they are deaf, if they are blind, have things been provided in an alternate medium? How well have the proceedings been explained to them in order for them actually to have met the test of unfitness?

The real problem for people with mental handicaps is based on the definition of "unfit to stand trial". They will never qualify. So there is a provision for them to go away and be assessed. The medical community has been criticized for quite some time now as not being the best people to understand people with mental handicaps, because, as I say, they aren't ill. These professionals aren't in touch with people with mental handicaps as other professionals may be.

So they are sent off for the assessment and they are left there. It is interesting to me to look at the time limits. They are allowed only five days, but with the consent of the accused the time limit can be extended. Well, I don't understand how a crown prosecutor can say that someone is possibly unfit to stand trial and possibly unable to instruct counsel, but can consent to an extension. It doesn't seem very consistent to me, particularly in the case of people with mental handicaps, because it is open to abuse.

People who have mental handicaps are extremely vulnerable. The Evans case, recently decided by the Supreme Court of Canada, attests to that vulnerability. A person with a mental handicap was charged with murder. He was given the right to phone a lawyer, the lawyer was not home, and that was the end of it. He was convicted. The Supreme Court of Canada withdrew the charge altogether because he was not given the opportunity to have a full understanding of the

[Traduction]

délit, c'est ce qu'elle répond. Cela s'est produit 15 jours après qu'elle a vu son avocat pour la dernière fois. Pourtant, à la fin de son rapport, le psychiatre conclut qu'elle n'est pas en mesure de donner des instructions à son avocat. Celui-ci se trouve dans une position intenable puisqu'il peut recevoir des instructions et se croit capable de recevoir des instructions.

Les critères permettant de juger de l'aptitude à subir son procès, à comprendre la nature ou l'objet des procédures, à comprendre les conséquences possibles et à communiquer avec l'avocat... eh bien, d'après moi, c'est parce que notre système de justice pénale est trop exclusif que l'on permet ainsi à certains de présumer des capacités des autres.

Par exemple, un homme institutionalisé pendant 30 ans qui réintègre la collectivité peut ne pas comprendre toutes les conséquences des procédures légales. Mes avocats n'ont pas eu de formation particulière sur la façon de communiquer avec les personnes handicapées mentalement. La personne a-t-elle eu la possibilité de communiquer avec son avocat par une autre méthode—braille, symboles Bliss, signes, démonstration? Que veut-on dire par communiquer avec l'avocat?

Si les personnes handicapées mentales entrent dans cette catégorie, l'interprétation de ces trois dispositions doivent être très larges si l'on ne veut pas qu'elles soient automatiquement jugées inaptes, du simple fait qu'elles sont nées avec le syndrome de Down. Le système répond-il à leurs besoins? Si ce sont des personnes illettrées, sourdes, aveugles, a-t-on prévu un autre moyen de communication? Dans quelle mesure leur a-t-on bien expliqué la procédure pour qu'elles sachent à quoi correspondent les critères d'inaptitude?

Pour les personnes handicapées mentales, le problème est fonction de la définition de «inapte à subir son procès». Elles ne seront jamais acceptées. Il existe donc une disposition leur permettant de subir une évaluation. Voilà déjà longtemps que l'on critique le monde médical en disant qu'il ne comprend pas très bien les personnes handicapées mentales parce que, comme je viens de le dire, elles ne sont pas malades. Ces professionnels n'ont pas les mêmes contacts avec les personnes handicapées mentales que d'autres professionnels.

On les envoie donc subir une évaluation en les laissant là. Pour moi, la question des délais est intéressante. On ne leur donne que cinq jours, mais avec le consentement de l'accusé, le délai peut être repoussé. Bien, je ne comprends pas comment un avocat de la Couronne peut dire que quelqu'un est peut-être inapte à subir son procès et incapable de donner des instructions à son avocat mais qu'il peut consentir à une prolongation. Cela ne me semble pas très logique, particulièrement dans le cas de personnes atteintes de handicaps mentaux, parce que c'est ouvrir la porte aux abus.

Les personnes ayant des handicaps mentaux sont extrêmement vulnérables. L'affaire Evans, récemment jugée par la Cour suprême du Canada, illustre cette vulnérabilité. Une personne handicapée mentale était accusée de meurtre. On lui a donné le droit de téléphoner à un avocat, mais celui-ci n'était pas chez lui et les choses se sont arrêtées là. Il a été condamné. La Cour suprême du Canada a retiré toutes les accusations parce que l'on n'avait pas donné la

[Text]

proceedings. I suggest to you that in the unfitness proposal, that has to be the case as well.

It is interesting that the standard of proof adopted in these amendments is balance of probabilities. Even in civil commitment, often the standard of proof is something less than beyond a reasonable doubt, but something more than balance of probabilities. It is inappropriate, in our position, that this should be the case.

Turning to presumption against custody, this will definitely work against people with mental handicaps because there is an assumption that having institutions for mentally handicapped people is the status quo, is an acceptable custom. Medical practitioners are going to be the people who define if they should be kept in custody and decide whether or not they have a treatment available to them that can make them fit. People with mental handicaps don't get better, developmental delay doesn't go away, and they will on this basis be held in custody, because many judges and many people in the criminal justice system misunderstand people with mental handicaps and they may deprive them of their liberty and then, within the timelines permitted, they will be retained until they're fit. And the person with the mental handicap will never qualify.

[Translation]

possibilité à la personne de bien comprendre la procédure. À mon avis, il devrait en être de même dans cette proposition sur l'aptitude à subir son procès.

Il est intéressant de voir que la norme de preuve adoptée dans ces amendements est l'équilibre des probabilités. Même dans les procédures civiles, la norme de preuve se situe généralement au-dessous de ce que l'on entend par au-delà de tout doute raisonnable, mais un peu au-dessus à l'équilibre des probabilités. Nous estimons que cela devrait être différent.

Pour ce qui est de la présomption à l'encontre de la détention, cela se fera certainement au détriment des personnes handicapées mentales, car on suppose que l'existence d'institutions pour les personnes handicapées mentales correspond au statu quo et constitue une coutume acceptable. Ce sont les médecins qui vont définir si elles devraient être gardées en détention et décider si on doit leur faire suivre un traitement pouvant les rendre aptes. Les personnes ayant des handicaps mentaux ne guérissent pas, les retards dans le développement ne disparaissent pas et, sur cette base, elles resteront en détention, parce que de nombreux juges et de nombreuses personnes dans le système de justice pénale ne comprennent pas les personnes handicapées mentales et peuvent les priver de leur liberté et, étant donné les délais autorisés, elles resteront en détention jusqu'à ce qu'elles aillent mieux. Et la personne handicapée mentale n'y réussira jamais.

• 1610

Again, section 672.21, regarding protected statements. I would suggest again the provision that says that protected statements cannot be used against them, unless with the consent of the accused. I think that these amendments are talking out of both sides of their mouths. They cannot on one hand find people unfit and unable to instruct counsel and then subject them to possible abuse of being easily persuaded to consent to the use of such statements.

It is our position that if people with mental handicaps are caught by this definition, which obviously we don't think they should be—and I note that CMHA agrees with us on that point, that developmental delay should not be included and should be specifically excluded—in order for a fitness hearing to be held, the crown needs to show a prima facie case. People with mental handicaps, because they will never qualify as being fit, will be caught in that definition forever and will never take whatever advantage there is of being held criminally not responsible. Therefore, we believe it is essential that the provision provides that the crown must first show a prima facie case before sending the person off for an assessment.

Turning to the verdict for not criminally responsible on account of mental disability, first, this is a fiction. People with mental handicaps want their day in court, they want dignity, they want to be held responsible. If, in fact, an offence is

Article 672.21, déclarations protégées. Là aussi, la disposition prévoit que les déclarations protégées ne peuvent pas être utilisées comme preuve sans le consentement de l'accusé; ces amendements sont tout à fait contradictoires, d'après moi. On ne peut pas d'un côté juger une personne incapable de donner des instructions à son avocat et, par ailleurs, l'exposer à d'éventuels abus puisqu'il serait facile de la persuader de consentir à l'utilisation de ses déclarations.

Nous estimons que si cette définition s'applique aux personnes handicapées mentales, contrairement à ce que nous souhaitons bien sûr—et je note que l'ACSM est d'accord avec nous sur ce point, que les retards dans le développement ne devraient pas être inclus et devraient être spécifiquement exclus—pour tenir une audience sur l'aptitude à subir son procès, la Couronne doit pouvoir présenter une preuve prima facie. Les personnes ayant des handicaps mentaux seront à jamais bloquées par cette définition, car elles ne réussiront jamais à prouver qu'elles sont aptes, et ne pourront jamais bénéficier des avantages qu'il pourrait y avoir à être déclarées criminellement irresponsables. Par conséquent, nous estimons qu'il est essentiel d'exiger que la Couronne présente une preuve prima facie avant d'envoyer la personne subir une évaluation.

Passons maintenant au verdict de non-responsabilité criminelle pour cause d'aliénation mentale; d'abord, ce n'est pas la réalité. Les personnes handicapées mentales veulent aller devant le tribunal, tiennent à leur dignité et veulent être

[Texte]

committed that they did not understand the consequences of, then McNaughton's Rules and the question of *mens rea* is sufficient. They do not need to be caught by the codification of what we consider to be repugnant provisions against them.

This is particularly the case if you look at the Schwartz case in the Supreme Court of Canada when they defined what is meant by "wrong". People with mental handicaps may not appreciate exactly what wrong means, and I will give you an example.

Harold is institutionalized; he is abused by his care-givers; he has no sex education and never goes to school; he is released when he is 24. He does not understand what is appropriate and inappropriate sexual behaviour. He may do something, albeit not dangerous, indecent exposure in a grocery store or at a school. He may be able to demonstrate that he did not have the requisite intent to commit a criminal offence. He ought not to be assessed. He ought be able to lead that defence and not fall within the provisions of whether or not he is to be held responsible based on mental disorder. He may not understand, and the court said what they mean by wrong is "legally wrong". If you've never gone to school and you've never had any legal training, not even from your parents or from television, it is difficult for you to be able to delineate that.

The review board's first point is that counsel should always be provided. The provision calls for "where justice requires it". People with mental handicaps are poor. They cannot often understand the full consequences of going to court with or without counsel. I think it should be mandatory in provisions like this, where there are such incredible consequences for the individual, that counsel should be provided as a matter of course.

The second point is regarding exclusion from hearings. These comments relate both to mental handicap and mentally ill. We are not a very tolerant society. As people move out of institutions and people become more inclusive and people with all sorts of disabilities live in our communities, the onus is on us to become more tolerant. These are review board hearings regarding people who are mentally disordered. The notion that our level of tolerance would not be even higher where their liberty is at issue is unacceptable. If they call out or act out, we should live with it. It's their hearing, it's their liberty, and our level of tolerance for that kind of behaviour should be increased. Of course if there is a danger to other persons, what we ought to do is change accommodations or discontinue the hearing, not exclude the person or deny him the opportunity to know the case against him.

• 1615

The third point is compelling of witnesses. In my opinion there's an analogy to be drawn to speaking to sentence. An accused should be able to compel the attendance of witnesses and it should not be within the discretion of the review board.

[Traduction]

tenues responsables. Si elles commettent une infraction dont elles ne comprennent pas les conséquences, les Règles de McNaughton et la question de *mens rea* sont suffisantes. Elles n'ont pas besoin d'être incluses dans la codification de dispositions que nous jugeons répugnantes à leur égard.

C'est particulièrement vrai si l'on examine l'affaire Schwartz, où la Cour suprême du Canada a défini ce que l'on entend par «mal». Les personnes ayant des handicaps mentaux peuvent ne pas se rendre compte exactement de ce qui est mal, et je vais vous donner un exemple.

Harold est institutionnalisé; il est victime de sévices de la part de ceux qui s'occupent de lui; il n'a aucune éducation sexuelle et ne va jamais à l'école; il est libéré à 24 ans. Il ne comprend pas ce qui fait la différence entre approprié et inapproprié en termes de comportement sexuel. Il peut faire quelque chose, mais pas un acte dangereux, commettre un outrage public à la pudeur dans une épicerie ou une école. Il peut pouvoir démontrer qu'il n'avait pas l'intention requise de commettre un délit criminel. Il ne devrait pas être soumis à une évaluation. Il devrait pouvoir conduire sa défense et ne pas tomber dans les dispositions visant à déterminer s'il doit être tenu responsable ou pas pour cause de troubles mentaux. Il peut ne pas comprendre, et la cour a dit que ce que l'on entendait par mal était «également mal». Si l'on n'est jamais allé à l'école, que l'on a jamais eu de formation juridique, même pas de ses parents ou grâce à la télévision, il est difficile de faire la distinction.

La première chose concernant la commission d'examen est la présence d'un avocat. La disposition précise «lorsque la justice le requiert». Les personnes handicapées mentalement sont pauvres. Elles ne peuvent souvent pas comprendre les conséquences d'une comparution avec ou sans avocat devant un tribunal. Dans des dispositions comme celles-ci, où les conséquences pour l'individu peuvent être si importantes, il faudrait rendre obligatoire la présence d'un avocat dans tous les cas.

La deuxième observation concerne l'exclusion des auditions. Ces commentaires concernent à la fois les handicapés mentaux et les malades mentaux. Notre société n'est pas très tolérante. Au fur et à mesure que les handicapés sont désinstitutionnalisés, qu'ils se réintègrent et que des personnes atteintes de toutes sortes de handicap vivent dans la collectivité, c'est à nous de devenir plus tolérants. Il s'agit ici d'auditions d'une Commission d'examen s'occupant de personnes atteintes de troubles mentaux. Il est inacceptable de dire que notre niveau de tolérance ne serait pas plus élevé alors que leur liberté est en jeu. S'ils crient ou font une comédie, nous devons l'accepter. C'est leur audition, c'est leur liberté et notre seuil de tolérance à l'égard de ce genre de comportement devrait augmenter. Bien sûr, s'il y a un danger pour d'autres, il faudrait alors changer de lieu ou interrompre l'audition, pas exclure la personne ou l'empêcher d'entendre les preuves présentées contre elle.

Troisième point, la question des témoins. À mon avis, on peut faire une analogie avec la question de la peine. Un accusé devrait être en mesure d'exiger la présence d'un témoin et ça ne devrait pas être à la commission d'en décider.

[Text]

Fourth is disposition of information. I think CACL would agree that where the information would endanger the life of another person, it could be withheld from the accused—but only then. The benign paternalism that's found in the proposed section that says "where it will seriously impair the treatment or recovery of the accused"—I will go on record as saying that I'm not sure the Supreme Court of Canada will legitimize that section. We should be very cautious about the kind of paternalistic attitude about whether or not it will seriously impair someone's treatment.

The fifth point is dangerousness. My colleague, Ms Peters, spoke to that. I would just add that in proposed section 672.54, I don't think dangerousness is a criterion at all. You're dealing there with the issues to be considered in disposing of the matter, and it ought not to be a consideration. Only when you're talking about dangerous accused, the designation and an application for someone to be deemed dangerous, should dangerousness be relevant.

In relation to people who are deemed unfit and sent away for treatment in order to make them fit, the review provisions contained in proposed section 672.81 need to be reviewed again. Potentially, a person with a mental handicap could be sent away for treatment as unfit, if a doctor can say he can make him fit. Then it is reviewed only every 12 months, and that really means indeterminate incarceration subject to the capping provisions. I think we need to be cautious about the consequences of those two proposed sections read together.

With regard to appeals, I would just caution you that it always seems interesting to me that we make the law that much more complicated and detailed and onerous when we're talking about people who are mentally disordered. Fifteen days is not enough. People who have to have the chance to instruct council, receive information and understand the consequences of appeals, ought to be given longer than 15 days.

In summary, I would say that I think people who are mentally handicapped ought not to fall within these provisions. They do not suffer from a disease and they should be held responsible if found guilty as charged of an offence, and that is the most respectful course for them.

Once a person has been found guilty and had the requisite *mens rea*, that person's mental disability may be relevant on sentencing. The existing provisions within the Criminal Code can accommodate the need to take that into account in deciding what's the appropriate disposition.

We would be happy to answer questions.

The Chairman: Thank you very much. You have both given very comprehensive reports, critiques on the bill. I think we have heard some of the things you have stated from other witnesses. We have considered them, but I'm sure there will be a few questions around the table. We start out with Mr. Rideout.

Mr. Rideout (Moncton): Excuse me if I seem a little confused, but I'm going to hopscotch around a couple of issues.

[Translation]

Quatrièmement, la communication des renseignements décisionnels. Je crois que le Conseil serait d'accord pour dire que lorsque les renseignements peuvent mettre en danger la vie d'une autre personne, il doit être possible de ne pas les communiquer à l'accusé—mais seulement dans ce cas. Le paternalisme gentil que l'on trouve dans l'article proposé où on lit «dans le cas où... cette communication... nuirait sérieusement au traitement ou à la guérison de l'accusé»—j'estime que la Cour suprême du Canada pouvait très bien ne pas donner son aval à cet article. Nous devons être très prudents avec ce genre d'attitude paternaliste, quand il s'agit de savoir si le traitement de quelqu'un peut en souffrir ou pas.

La cinquième question est celle du danger. Ma collègue, Mme Peters, en a parlé. J'ajouterais simplement que dans le nouvel article 672.54, le danger ne me paraît pas être un critère du tout. On parle ici des questions à prendre en considération pour rendre la décision et ce ne devrait pas être pris en compte. Ce n'est que lorsque l'on parle d'un accusé dangereux, de la désignation et de la demande concernant la qualification d'accusé dangereux, que le caractère dangereux devrait entrer en ligne de compte.

Pour ce qui est des personnes jugées inaptes et que l'on envoie suivre un traitement qui les rendra aptes, les dispositions d'examen de l'article 672.81 doivent être reprises. Une personne handicapée mentalement pourrait être envoyée suivre un traitement parce qu'elle est inapte, si un médecin déclare pouvoir la rendre apte. Ensuite, le réexamen n'a lieu que tous les 12 mois, ce qui est synonyme d'une incarcération indéterminée assujettie aux dispositions sur la durée maximale. Nous devons faire très attention aux conséquences que peuvent avoir ces deux articles pris ensemble.

En ce qui concerne les appels, une simple mise en garde, je suis toujours frappée de voir que nous faisons des lois beaucoup plus compliquées, détaillées et lourdes lorsque nous parlons de personnes ayant des troubles mentaux. Quinze jours ne suffisent pas. Les personnes qui doivent donner des instructions à leur avocat, recevoir des informations et comprendre les conséquences des appels, doivent disposer de plus de 15 jours.

En résumé, j'estime que ces dispositions n'ont pas à s'appliquer aux personnes handicapées mentales. Elles ne sont pas malades et devraient être tenues responsables si on les juge coupables d'une infraction. C'est l'attitude la plus respectueuse à leur égard.

Lorsqu'une personne a été jugée coupable et avait le *mens rea* requis, son handicap mental peut être pris en considération dans la détermination de la peine. Les dispositions actuelles du Code criminel permettent de tenir compte de ce facteur au moment de la décision sur les mesures à prendre.

Nous serons très heureuses de répondre à vos questions.

Le président: Merci beaucoup. Vous nous avez toutes deux présenté un rapport et une critique très complets sur le projet de loi. D'autres témoins nous ont déjà présenté certains de vos arguments. Nous en avons tenu compte, mais je suis sûr qu'il vaut y avoir quelques questions autour de la table. Nous allons commencer par M. Rideout.

M. Rideout (Moncton): Excusez-moi si mes propos ne sont pas très clairs, mais je vais essayer de faire le tour de deux questions différentes.

[Texte]

[Traduction]

• 1620

Going back to your analogy about the person who hasn't been educated socially—I think you used the name "Harold" as an example—you felt that in the process, even though he didn't know that what he was doing was wrong, if I understood you correctly, and this is the point, you felt that he should go to trial and be convicted and serve his penalty even though he had no mental understanding that what he had done was wrong. Did I understand that correctly?

Ms McCallum: Partly. Obviously this varies by circumstance, but given my hypothetical, the onus would be on the crown. Depending on the nature of the offence, the onus would be on the crown to demonstrate that he had, beyond a reasonable doubt, the requisite *mens rea*. The crown may be able to achieve that, but if they don't, he's not guilty. If they do, he is guilty, and the fact that he may or may not have a mental handicap would only be relevant on sentencing.

The Chairman: So it is not his mental handicap that's upsetting the apple cart here, but his social upbringing, his environment.

Ms McCallum: No, it has nothing to do with him. It has everything to do with the system. We have structured a system that has excluded people with mental handicaps. We have put them in institutions. We have segregated them out of schools. They are becoming emancipated. They have the right to vote now. They have the right to go to school, so the whole generation coming up is totally different.

I would be surprised in the case of intent. But we are talking about a group of people who are now being removed out of institutions, who are still sent to sheltered workshops. What happened to them in their lives may mean they don't have the requisite intent, they don't have the criminal intent. But they may. However, that fact is irrelevant for these provisions. It can be dealt with by the criminal law without being deemed mentally disordered.

Mr. Rideout: I guess I have an overall difficulty in understanding where you're coming from in the sense that we start with the basic assumption in this process that the individual has come in contact with the criminal law process in some way, shape, or form.

Obviously, using that analogy that you used before, that somebody reported this person and they were arrested, and then the process starts to work, it seems to me to be manifestly unfair that a person who had no comprehension that what he had done was wrong would end up being incarcerated, to use the analogy to its logical extent.

Ms McCallum: Well, he will be incarcerated.

Mr. Rideout: Criminally incarcerated, if you wish. Obviously what I would like to see as an individual is that if there is the slightest possibility that this person could be taught that that conduct is wrong, and therefore ultimately assume his rightful place in society, we should move that way rather than incarceration for a criminal act that he had no knowledge or capability to determine was wrong.

Pour revenir à votre analogie, à cet «Harold»—je crois que c'est le nom que vous avez utilisé dans votre exemple—à cette personne n'ayant pas reçu d'éducation sociale, vous estimez que, même s'il ne savait pas que ce qu'il faisait était mal, si je vous ai bien compris, et c'est le point essentiel, vous estimez qu'il devrait être jugé, condamné et qu'il serve sa peine même s'il n'avait pas les moyens intellectuels de savoir que ce qu'il faisait était mal. Je vous ai bien compris?

Mme McCallum: En partie. Il est évident que d'une circonstance à l'autre, il peut y avoir des différences, mais dans mon cas hypothétique, la responsabilité incombe à la Couronne. En fonction de la nature du délit c'est à la Couronne de démontrer hors de tout doute l'intention criminelle. La Couronne peut le démontrer mais si elle ne le peut pas, il n'est pas coupable. Si elle le peut, il est coupable, et le fait qu'il souffre ou qu'il ne souffre pas d'un handicap mental ne peut être pris en ligne de compte qu'au niveau de la peine.

Le président: Ce n'est donc pas son handicap mental qui est en cause mais son éducation sociale, son environnement social.

Mme McCallum: Non, cela n'a rien à voir avec lui. C'est le système qui est en cause. Nous avons créé un système qui exclut les handicapés mentaux. Nous les plongons dans des établissements spéciaux, dans des écoles spéciales. Aujourd'hui ils s'émancipent. Aujourd'hui, ils ont le droit de vote. Ils ont le droit d'aller à l'école, si bien que la nouvelle génération est totalement différente.

Au niveau des intentions, cela me surprendrait. Il s'agit de personnes qui ne sont plus placées dans des établissements spécialisés mais qu'on continue à placer dans des ateliers protégés. Il est possible que, compte tenu de la vie qu'ils mènent, il n'y ait pas cette intention criminelle. Ou elle peut exister. Quoi qu'il en soit, au niveau de ces dispositions, ce n'est pas pertinent. Le problème peut être réglé par la justice sans que la question de troubles mentaux soit invoquée.

M. Rideout: J'ai du mal à vous suivre car notre hypothèse est que cette personne, pour une raison ou pour une autre, se retrouve confrontée à la justice.

Il est évident, toujours dans ce cas hypothétique, que quelqu'un a signalé l'incident et que cette personne a été arrêtée. La justice se met alors en branle. Il me semble manifestement injuste qu'une personne qui ne comprend pas que ce qu'elle a fait était mal se retrouve incarcérée pour utiliser l'analogie jusqu'à sa conclusion logique.

Mme McCallum: Elle sera incarcérée.

M. Rideout: Criminellement incarcérée, si vous voulez. Il est évident que s'il y avait la plus petite possibilité qu'on puisse faire comprendre à cette personne qu'elle a mal agi et que, ce faisant, on arrive à lui rendre la place qui lui revient de droit dans la société, je préférerais personnellement cette solution à l'incarcération pour un acte criminel qu'elle était dans l'incapacité de comprendre en tant que tel.

[Text]

Ms McCallum: Okay, but I think what we need to focus on, because that's how these are designed, is that his lack of ability to have the criminal intent is not as a result of disease of the mind. It's not his mental disability, his mental handicap, that meant he didn't know that doing something wasn't wrong.

Mr. Rideout: I appreciate that, but—

Ms McCallum: Well, then, it doesn't fall under the purview of this act.

Ms Peters: May I jump in? I think what Ms McCallum is saying, and what we would agree with, is that a person—Harold, as we describe him—when he comes in contact with the criminal justice system, obviously there's an onus on the crown to prove that the act was committed and that there was a mental intent to commit that act. If Harold didn't know, didn't intend to commit it as an illegal act, didn't know it was illegal, then under the current justice system all of the elements of the crime would not have been proved, and therefore the crown would not have made out its case and Harold would be acquitted, one would assume.

The worry is that if we start lumping everybody into the term "mental disorder" when it's not necessary, we continue to promote the stigma and the stereotyping and paternalism.

• 1625

Mr. Rideout: I do not fault you there. I am assuming that you have a provable case, that there is no question as to what happened. If he was a person who was not suffering any mental disability, he would be convicted of an offence.

Ms Peters: Not if they did not have the intent to commit the crime.

Mr. Rideout: I am trying to first take the classic situation, where we do not have to deal with mental disorders of any nature or kind, just the average, run-of-the-mill Member of Parliament. Okay? If they did those acts, they would be convicted of a crime and they would be sentenced with some degree of punishment, be it incarceration or whatever, depending on what is going on.

You are suggesting to me, in your hypothetical situation, that in those same circumstances, the same thing should happen to that individual. He should be convicted when he did not know... I know what I was doing was wrong, but he did not.

Ms Peters: Do you think that is the difference? You know and the person may not know; therefore, intent would not have been there.

Mr. Rideout: I understand that you are saying that in both cases we are both going to go to jail. Do not pass go and do not collect \$200.

Ms McCallum: No, that is not what we are saying.

Mr. Rideout: Then explain to me what you are saying.

Ms McCallum: If the person doesn't understand it to be criminally wrong, he did not have the requisite *mens rea*. Never mind disease of the mind. It is for the crown. There is a presumption of innocence. They must demonstrate that he had the *mens rea*. He did know that it was wrong. Okay?

[Translation]

Mme McCallum: D'accord. Cependant je crois qu'il y a une chose qu'il faut bien comprendre. Il faut dissocier l'intention criminelle de l'état de santé. Ce n'est pas son handicap mental, son invalidité mentale qui explique qu'il ne savait pas que ce qu'il faisait n'était pas bien.

M. Rideout: Je comprends, mais...

Mme McCallum: Dans ce cas, cela ne tombe pas sous le coup de cette disposition législative.

Mme Peters: Puis-je me permettre? Je crois que ce que Mme McCallum dit, et nous sommes d'accord avec elle, c'est que cette personne—Harold, pour le nommer—en cas de friction avec le système de justice pénale, il est évident que c'est à la Couronne de démontrer que cet acte a été commis et que l'intention de le commettre existait. Si Harold ne savait pas, n'avait pas l'intention de commettre un acte illégal, ne savait pas que c'était illégal, selon notre système de justice actuel, tous les éléments du délit n'auraient pu être réunis, et par conséquent, la Couronne n'aurait pu compléter son dossier et Harold aurait sans doute été acquitté.

Le problème est que si nous parlons de «troubles mentaux» à tort et à travers, nous perpétuons les stigmates, les stéréotypes et le paternalisme.

M. Rideout: Je ne dis pas que vous vous trompez. Je suppose que vous avez un bon dossier, que les circonstances ne font aucun doute. S'il ne souffrait pas de handicap mental, il serait condamné.

Mme Peters: Pas s'il n'avait pas l'intention de commettre ce délit.

M. Rideout: Prenons l'exemple classique de la personne qui ne souffre pas de troubles mentaux, tenez, par exemple, un simple député. D'accord? S'il se livre à ce genre d'actes, il est accusé d'un délit, inculpé et condamné à une certaine peine, que ce soit une incarcération ou autre chose, en fonction du délit.

Vous me dites dans votre exemple hypothétique, que dans ces mêmes circonstances, la même chose devrait arriver à cette personne. Elle devrait être condamnée alors qu'elle ne savait pas... Je sais que ce que j'ai fait était mal, mais elle ne le savait pas.

Mme Peters: Vous pensez que c'est la différence? Vous savez alors que cette personne peut ne pas savoir; en conséquence, il n'y a pas d'intention?

M. Rideout: Je comprends que, pour vous, dans les deux cas, notre destination c'est la prison. Ne passez pas à la case départ, ne touchez pas les 200\$.

Mme McCallum: Non, ce n'est pas ce que nous disons.

M. Rideout: Expliquez-moi alors ce que vous dites.

Mme McCallum: Si cette personne ne comprend pas que criminellement c'est mal, il manque cette intention criminelle. Peu importe qu'elle soit mentalement malade ou non. C'est à la Couronne d'en faire la preuve. C'est la présomption d'innocence. Elle doit démontrer l'intention criminelle. Il ne savait pas que c'était mal. D'accord?

[Texte]

Mr. Rideout: What happens to that individual?

Ms McCallum: He is found guilty. If he knows it to be wrong... Do you mean if he does not know?

Mr. Rideout: If he does not know that he is wrong, where does he go? He is going to go back to that playground and do the same thing over and over again.

Ms McCallum: You are getting, with respect, really paternalistic.

Mr. Rideout: No.

Ms McCallum: You are making an assumption that the community does not support people and that people do not have the capacity. Let us use an example of an MP that is found guilty of fraud or not guilty of fraud. What is to stop that MP from perpetrating another fraud? If you are not guilty, you are not guilty. We cannot follow the person just because he has a mental disability and protect him from repeat offences. That is true of all people who are accused and who get off.

Ms Peters: I think a good example is drunkenness. A person may be able to rally the defence of drunkenness and be acquitted, even though there may be a lot of evidence in the community that that person is going to continue to drink and continue to be a menace. I think there are a lot of statistics to prove that as a result of drunkenness there is a lot of violence in society, abuse of driving and traffic offences and so on. Yet the justice system is that if you are acquitted, you are acquitted.

Mr. Rideout: I am going to move on to other things. Obviously we have a difference of opinion and maybe I do not understand the nuance of where you are at.

I will ask a hypothetical question, which is maybe unfair, and you can use the political out of not answering hypotheticals if you do not want to. We are faced with a dilemma. We have 1,100 or 1,200 people under Lieutenant Governor warrants now. Some of those may be dangerous. There may be some risk to society. If you could write the law, what would you do, given those facts? What tests or what requirements would you have?

Ms Peters: I will start and maybe my colleague will jump in after me.

I think what we have been saying and what we argued in the Swain case was that one thing we should not do is presume dangerousness, equate mental disorder with dangerousness, stereotype people who have mental disorder as being dangerous.

There has to be an individual assessment of the facts and circumstances with respect to an individual. In the Swain case, as I understand it, even the testifying psychiatrist said institutionalization would be detrimental. But because of the law, because of the generalizations we make, Mr. Swain was institutionalized for a time.

So I think the test has to be present dangerousness. There are, I believe, in the proposed amendments some criteria that talk about dangerousness and a number of behaviours and patterns of behaviour that can be looked to to

[Traduction]

M. Rideout: Qu'est-ce qu'il lui arrive?

Mme McCallum: Elle est déclarée coupable. Si elle savait que c'était mal... Vous voulez dire si elle ne le savait pas?

M. Rideout: Si elle ne savait pas qu'elle agissait mal, que va-t-elle faire? Elle va de nouveau retourner dans ce parc et refaire la même chose.

Mme McCallum: Sauf votre respect, c'est du paternalisme.

M. Rideout: Non.

Mme McCallum: Vous supposez que la collectivité ne vient pas en aide à ses concitoyens et qu'ils sont livrés à eux-mêmes. Prenons l'exemple d'un député qui est condamné pour fraude ou acquitté. Qu'est-ce qui empêche ce député de perpétrer une autre fraude? Quand on n'est pas coupable, on n'est pas coupable. Nous pouvons suivre cette personne simplement parce qu'elle souffre d'un handicap mental pour l'empêcher de récidiver. C'est vrai de tous les accusés qui sont acquittés.

Mme Peters: Je crois qu'un bon exemple est l'ébriété. Une personne peut invoquer l'ébriété comme moyen de défense et être acquittée, même s'il y a suffisamment de témoins dans la collectivité pour dire que cette personne continuera à boire et continuera à représenter un danger. Nous ne manquons pas de statistiques montrant que l'alcoolisme est à l'origine d'une grande partie de la violence dans notre société, d'accidents de la route, etc. Pourtant la justice dit que lorsque vous êtes acquittés, vous êtes acquittés.

M. Rideout: Je vais passer à un autre sujet. Il est évident que nous avons une divergence d'opinions, et il est possible que je ne comprenne pas les nuances de votre position.

Je vais vous poser une question hypothétique qui est peut-être injuste, et vous pourrez, comme le font les hommes politiques dans de tels cas, refuser d'y répondre. Nous sommes devant un dilemme. Il y a actuellement 1,100 ou 1,200 personnes sous mandat de placement du lieutenant-gouverneur. Certaines de ces personnes peuvent être dangereuses. Elles peuvent faire courir un risque à la société. Si vous aviez le loisir de rédiger la loi, que feriez-vous, dans de telles circonstances? Quels critères utiliseriez-vous?

Mme Peters: Je vais commencer, puis ma collègue ajoutera quelque chose si elle le veut.

Nous disons, comme nous l'avons fait dans l'affaire Swain, qu'il ne faut pas présumer du caractère dangereux, qu'il ne faut pas égaler troubles mentaux à danger, stéréotyper ceux et celles qui souffrent de troubles mentaux comme étant dangereux.

Il faut, dans chaque cas individuel, évaluer les faits et les circonstances. Dans l'affaire Swain, sauf erreur, même l'expert psychiatre a dit que le placement en établissement ne serait pas une bonne chose. Mais à cause de la loi, à cause de ces généralisations, M. Swain a été placé en établissement pendant un certain temps.

Il faut donc démontrer la présence effective d'un danger. Je crois qu'il y a dans les propositions d'amendements certains critères concernant le danger représenté et un certain nombre d'exemples de comportement pouvant servir à

[Text]

determine present dangerousness. But that has to be the critical test, present dangerousness, and we have to be mindful of the fact that society generally has not accepted or tolerated persons with mental disabilities very well. I suppose there is a certain comfort in just assuming that they will all be dangerous, and I think we have to rethink that. But I do think the key test before someone is put away has to be present dangerousness.

• 1630

Mrs. Jacques (Mercier): I have a comment on what Ms Peters just said. I do not agree with you when you say that society barely accepts people who have mental disabilities. I think the society has changed in the last few years, and we are ready to accept that. When you say that in the Swain case... I think I will say it in French.

Pour revenir à l'arrêt Swain, présumer du caractère dangereux de quelqu'un et faire l'équation entre danger et troubles mentaux, si nous considérons la société en général, ce n'est pas cette dernière qui détermine cela. Cependant, quand vous avez des individus qui prennent un fusil et descendent 14 personnes en même temps, vous présumez qu'ils ne sont pas nécessairement normaux. Est-ce que vous acceptez cela?

Ms Peters: As I said in our presentation, obviously there are cases where people are truly dangerous and there is a need to protect society. However, what has happened until now is that we have gone the other way. Rather than looking at the individual case and the patterns of behaviour exhibited by a particular individual, we've characterized the whole group; i.e., because a person has been labeled as having a mental disorder and is "not guilty by reason of insanity", therefore they are dangerous. I understand that we are trying to do with these proposals is to reverse that and try to come up to speed with what our current society's values and ideals should be.

I am not suggesting that we let people who have exhibited brutal violence into the community, but I am saying that in the past we have tended to tar with a broad brush everyone who has been labelled as having a mental disability, and that's what we have to get away from.

The Chairman: Let me get one quick question in here. Are you drawing a distinction between a mental disorder and a mental disability? If so, what is the difference? It appears to me that this is what you are doing.

Ms McCallum: That we are drawing distinction between mental disorder and mental disability?

The Chairman: Or mental handicap. Are you?

Ms McCallum: Well there is a distinction. Do you mean in terms of whether someone is mentally ill or developmentally delayed?

The Chairman: Okay.

[Translation]

déterminer l'existence d'un danger. Et il faut que ce danger soit démontré sans l'ombre d'un doute, car n'oublions pas que d'une manière générale la société accepte ou tolère difficilement les personnes souffrant de handicaps mentaux. Je suppose que c'est faire preuve d'une certaine facilité que de supposer qu'ils seront tous dangereux et je crois qu'il nous faudra réviser cette notion. Mais je pense que le critère principal que l'on devrait retenir pour décider de l'incarcération d'une personne est le risque qu'elle constitue dans le moment présent.

Mme Jacques (Mercier): J'aimerais commenter ce que Mme Peters vient de dire. Je ne suis pas d'accord avec vous quand vous affirmez que la société tolère à peine les déficients mentaux. Je crois que la société a évolué depuis quelques années et que nous sommes prêts à accepter de telles personnes. Quand vous affirmez que dans l'affaire Swain... Je vais poursuivre mes commentaires en français.

Speaking about the Swain case, I do not think that it is society in general that makes assumptions about the dangerousness of certain people and equates mental disorder with danger. However, when you have people who can take a gun and kill 14 people in a row, you are inclined to think that they are not normal. Do you agree?

Mme Peters: Comme je l'ai dit dans notre exposé, il y a bien entendu des gens qui sont vraiment dangereux et contre lesquels la société doit se protéger. Cependant, jusqu'à présent, on a agi d'une manière contraire. En effet, au lieu de nous pencher sur chaque cas et sur le comportement particulier de chaque individu, nous avons mis tout le monde dans le même panier. Nous considérons que toutes les personnes qui souffrent de troubles mentaux et qui sont jugées «non coupables pour aliénation mentale», sont des personnes dangereuses. Ce que nous essayons de faire grâce à ces propositions, c'est de renverser cette vision et de la rendre plus conforme aux valeurs et aux idéaux souhaitables de notre société.

Je ne propose pas de laisser en liberté les personnes qui ont commis des actes de violence, je dis tout simplement que nous avons eu tendance, jusqu'à présent, à ne faire aucune distinction entre les personnes souffrant de déficience mentale. C'est cette tendance que nous devons changer.

Le président: Permettez-moi de poser une petite question. Il me semble que vous faites la distinction entre trouble mental et incapacité mentale. Si c'est le cas, quelle est la différence?

Mme McCallum: Est-ce que nous faisons une distinction entre trouble mental et incapacité mentale?

Le président: Oui, déficience mentale.

Mme McCallum: Eh bien, il faut faire la distinction. Est-ce que vous pensez à une personne qui souffre d'une maladie mentale ou d'un trouble du développement?

Le président: En effet.

[Texte]

Ms McCallum: One of the things you might want to look at is the definition that is in these proposed amendments to the Young Offenders Act. That definition is longer than these proceedings. I don't know if you've read it, but it is all-inclusive—"suffering from a physical or mental illness or disorder, a psychological disorder, an emotional disturbance, a learning disability or mental retardation". That would catch just about everything. That means that if Yvonne were younger, according to that definition she has a physical disorder and she could be assessed for a medical report as a young offender. So I think we need to understand there are people who are mentally ill.

The Chairman: Okay, so that's a mental disorder.

• 1635

Ms McCallum: My reading of the Canadian Mental Health Association brief is that they wanted the word "insanity" gone in the same way as we want "feeble-minded" and "retardation" gone, just as repugnant words. They are happy with mental disorder equals disease of the mind...people who are suffering from an illness. They may be delusional. They may be hallucinatory, schizophrenic, manic depressive—there is a whole host—and that disease of the mind may have an effect on their—

The Chairman: This is a disorder or a disease of the mind and a mental disability or handicap is retardation.

Ms McCallum: "Mental disability" are the words used in section 15 of the Charter, so we have to be careful, because I think mental disability catches everybody. Mental disability will be given a broad and comprehensive interpretation by the Supreme Court of Canada. It's already been defined as including mental illness and including mental handicap.

I think the distinction that's important is people who have a mental illness versus people who have a mental handicap. Both of those fall within the definition of "mentally disabled".

Mrs. Jacques: You just said the people who have mental disabilities could not give their agreement to extend the treatment or the evaluation. How come those people who have a mental illness have the right to vote?

Ms McCallum: I wasn't conceding that people who have a mental handicap can't give their consent. What I was saying was that where the crown was alleging they were unfit to stand trial, they were not competent to instruct counsel, it was open to abuse of persuading them. That's my reading of the section. It's not the person who may not be able to agree to the extension.

Mrs. Jacques: They have to give their consent to go or to give it more time.

[Traduction]

Mme McCallum: Il faudrait examiner, entre autres, la définition contenue dans les amendements proposés à la Loi sur les jeunes contrevenants. Cette définition est plus longue que nos délibérations. Je ne sais pas si vous l'avez lue, mais elle est vraiment globale—souffrir d'une maladie ou d'un dérèglement d'ordre physique ou mental, d'un dérèglement d'ordre psychologique, de troubles émotionnels, de troubles d'apprentissage et de déficience mentale». Cette définition regroupe absolument tout. Cela signifie qu'Yvonne répondrait à cette définition de dérèglement d'ordre physique et qu'elle pourrait faire l'objet, si elle était plus jeune, d'un examen médical en tant que jeune contrevenante. Par conséquent, il faut comprendre qu'il y a des gens qui souffrent de maladies mentales.

Le président: Très bien. Il s'agit donc de trouble mental.

Mme McCallum: Si j'ai bien compris, l'Association canadienne pour la santé mentale a demandé, dans le mémoire qu'elle a présenté, la suppression des termes «aliénation mentale» de la même manière que nous souhaitons voir disparaître les termes «esprit faible» et «arriération mentale» qui sont des mots exécrables. L'association reconnaît que les troubles mentaux sont la même chose que la maladie mentale et qu'ils s'appliquent aux personnes qui souffrent d'une maladie. Cette maladie peut être aussi bien le délire que les hallucinations, la schizophrénie ou la psychose maniaque-dépressive. Les troubles sont nombreux et cette maladie mentale peut avoir une incidence sur...

Le président: C'est un trouble mental ou une maladie mentale, tandis que la déficience ou le handicap mental est une arriération mentale.

Mme McCallum: L'article 15 de la Charte parle de «déficience mentale». Par conséquent, il faut être prudent car je crois que la déficience mentale touche tout le monde. La Cour suprême du Canada donnera une interprétation large et globale de la déficience mentale. D'après la définition qui en a déjà été faite, elle regroupe aussi bien la maladie mentale que le handicap mental.

Je crois qu'il est important de faire la distinction entre les personnes qui souffrent d'une maladie mentale et celles qui ont un handicap mental. La définition de la «déficience mentale» s'applique à ces deux catégories de personnes.

Mme Jacques: Vous venez de dire que les déficients mentaux sont incapables de donner leur accord pour la poursuite d'un traitement ou pour une évaluation. Comment se fait-il que ces personnes qui souffrent de maladie mentale aient le droit de voter?

Mme McCallum: Je n'ai jamais dit que les personnes atteintes d'un handicap mental étaient incapables de donner leur consentement. J'ai affirmé plutôt que les personnes jugées inaptes à subir un procès et à donner des instructions à un avocat peuvent être soumises à toutes sortes de pressions. C'est de cette manière que j'interprète l'article. Ce n'est pas la personne elle-même qui est incapable de donner son accord pour la poursuite du traitement.

Mme Jacques: Elle doit donner son accord pour être libérée ou prolonger son séjour.

[Text]

Ms McCallum: People with mental handicaps can certainly do that.

Mrs. Jacques: For sure they can do this because they are allowed to vote.

It is true. People think people who have mental disabilities... I have the Hôpital Louis H. Lafontaine in my riding. We went there for a panel discussion. I was not surprised when they asked me such intelligent questions, but the guy from the Rhinoceros Party made the clown with them. I asked him what he thought they were. They were as intelligent as he was, maybe more. They all voted for me, so they are intelligent.

Some hon. members: Hear, hear.

Ms McCallum: I think you raise a very important question. People with mental handicaps have a developmental delay or something that happened to them at birth or during their young life, but they have the ability to think and understand and make decisions, sometimes slower than us, sometimes in a different way, but they have that ability.

People who are mentally ill, on the other hand, are not labelled people. They have a crisis and they may be out of touch with reality or whatever. I am not going to pretend to be a psychiatrist.

There is quite a difference in the notion of the illness springing up and interjecting itself into someone's life where they have a crisis. As the Gallagher-Reid case says, these people are so-called competent and can determine what treatment they do or don't get during their crisis.

People with mental handicaps don't have crises like that unless they become mentally ill, which would just be by chance.

The Chairman: Am I right in assuming that when you talk about section 15 of the Charter you talk about mental disability? Mental disability divides into two different groups, one group being people who have a congenital accident and are mildly retarded or whatever, and another group being people who have a disorder or disease of the mind that may come on them like schizophrenia, manic depression or addiction.

Ms McCallum: Not just developmental handicap, any form of mental handicap.

The Chairman: So you have two separate groups is what you are saying.

Ms McCallum: Exactly.

Mr. Rideout: If I take that one step further, what you want us to do is to change the definition to reflect that. We have to deal with people who have mental illness in the process if they come into contact with the criminal law.

[Translation]

Mme McCallum: Cela est certainement à la portée des personnes atteintes d'un handicap mental.

Mme Jacques: Certainement, puisqu'elles ont également le droit de voter.

C'est vrai. Les gens ont des préjugés sur la déficience mentale... L'hôpital Louis-Hippolyte Lafontaine est situé dans ma circonscription. J'y avais été invitée pour un débat. Comme je m'y attendais, les patients m'ont posé des questions intelligentes. Puis, le représentant du Parti Rhinocéros est venu faire le clown. Je lui ai demandé ce qu'il pensait d'eux. Les patients étaient aussi intelligents que lui, peut-être même plus. On ne peut pas dire qu'ils n'étaient pas intelligents, puisqu'ils ont voté pour moi.

Des voix: Bravo!

Mme McCallum: Je pense que vous avez soulevé une question très importante. Les personnes souffrant d'un handicap mental sont atteintes, depuis leur naissance ou depuis leur bas âge, d'un retard du développement, mais elles sont tout à fait aptes à raisonner, à comprendre et à prendre des décisions, même si cela leur prend parfois plus de temps qu'à nous, ou même si elles s'y prennent d'une manière différente.

En revanche, on ne met pas d'étiquettes sur les personnes atteintes de maladie mentale. Il peut leur arriver de faire une crise ou de perdre contact avec la réalité. Mais, je ne prétends pas être un psychiatre.

La notion de maladie qui se manifeste soudainement par une crise est tout à fait différente. Le jugement rendu dans l'affaire Gallagher-Reid dit que ces personnes sont compétentes et qu'elles sont capables de choisir le traitement qu'elles veulent suivre pendant leurs crises.

Les personnes atteintes de handicaps mentaux n'ont pas de crise de ce type à moins que, par pur hasard, elles souffrent également d'une maladie mentale.

Le président: Si j'ai bien compris, quand vous parlez de l'article 15 de la Charte, vous parlez de déficience mentale? Les déficients mentaux comprennent deux catégories différentes de personnes, en l'occurrence celles qui sont atteintes d'une maladie congénitale et qui souffrent d'un léger retard, et celles qui sont atteintes d'un trouble ou d'une maladie mentale, telle que la schizophrénie, la psychose maniaco-dépressive ou la toxicomanie.

Mme McCallum: Ce n'est pas uniquement un handicap sur le plan du développement, mais toute forme de handicap mental.

Le président: Vous faites donc la distinction entre ces deux catégories.

Mme McCallum: Exactement.

M. Rideout: En fait, ce que vous nous demandez, c'est de modifier la définition afin de tenir compte de cette distinction. Les personnes atteintes de déficience mentale qui enfreignent la loi sont capables de subir leur procès.

[Texte]

[Traduction]

• 1640

Ms McCallum: Yes. I do not know what the Schizophrenic Society said, but certainly my understanding of CMHA's position is that they understand that the criminal law is going to have some jurisdiction over people who are mentally ill who come into conflict with the criminal justice system. That is not true for mentally handicapped people. They want to be held criminally responsible or—

Mr. Rideout: I now finally... I may suffer from the same problem, but I finally get the distinction you are driving at. If I could, because we have been going—

Ms McCallum: But just to answer your question, Mr. Rideout—

Mr. Rideout: He just bootlegged on my question.

Ms McCallum: And I am trying to bootleg on both of you.

Mrs. Jacques: And now me too, because the way you make your exposure, it seemed that people who have mental disability they are... You know, the way you make your speech is pessimistic, society rejects them and they are not able to do this, they are not able to do that. The way you made your speech was like that. Now you make the distinction, I think we understand. Is that right?

The Chairman: I thank you very much for being patient with us, because where you work with this type of thing all the time, this is something new for members of this committee.

Ms McCallum: Just to answer your question, you make my point that people will assume that these categories of people are the same, that mentally retarded people are somehow mentally ill. And just to answer your question, if you do not specifically exclude them from the definition, the courts will include them.

Mr. Rideout: Okay. That is why we will have to go back and take a look at the words and see whether that is... Where I got confused was—

The Chairman: But do you not think that judges are wiser than members of this committee and make the distinction naturally?

Ms McCallum: Oh, that is a loaded question!

Mr. Rideout: And this is going to be taken down and saved for posterity.

Ms McCallum: No, I think the Cooper case tells us that the Supreme Court of Canada and other courts will give a very broad definition if you leave it as disease of the mind.

Mr. Rideout: I think that generally, I do not know about other members, but I agree with you. If it is a matter of mental retardation but you are capable of forming an understanding, then by all means, if you come into conflict with the criminal law, suffer all that goes with that process. I think what we are trying to do here is to come up with answers to the other situation.

Mme McCallum: Je ne connais pas le point de vue avancé par la Société canadienne de schizophrénie, mais je sais l'ACSM est d'avis que le Code criminel doit s'appliquer aux déficients mentaux qui ont maille à partir avec la justice. Ce n'est pas la même chose pour les handicapés mentaux. Ils veulent que leur responsabilité criminelle soit reconnue ou...

M. Rideout: Je commence enfin à comprendre... Je souffre peut-être de déficience, mais j'ai fini par comprendre la distinction que vous faites. J'aimerais...

Mme McCallum: Permettez-moi, monsieur Rideout de répondre à votre question...

M. Rideout: Il s'est approprié ma question.

Mme McCallum: J'essaie de faire la même chose avec vos deux questions.

Mme Jacques: Et moi aussi, car d'après ce que vous nous dites, il semble que les déficients mentaux sont... Vous me paraissiez trop pessimiste, puisque vous affirmez que la société les rejette et considère qu'ils sont incapables de faire ceci ou cela. C'est ce qui ressort de votre exposé. Vous voulez faire une distinction et je crois que nous avons compris.

Le président: Je vous remercie pour votre patience, car ces notions sont tout à fait nouvelles pour les membres du comité, alors que, pour vous, elles sont évidentes.

Mme McCallum: Permettez-moi d'aller jusqu'au bout de mon raisonnement pour répondre à votre question. Les gens ne font pas de distinction entre les différentes catégories et ils considèrent que les personnes qui souffrent d'un retard mental sont également atteintes de déficience mentale. Or, si on ne les exclut pas de la définition, les tribunaux les mettront sur le même plan que les autres.

M. Rideout: Très bien. Nous devons donc revenir en arrière et nous pencher sur la terminologie... Je ne comprends pas très bien...

Le président: Mais, croyez-vous que les juges sont plus éclairés que les membres du comité et qu'ils font naturellement cette distinction?

Mme McCallum: Ah, mais c'est une question piège!

M. Rideout: Et votre réponse sera gravée à tout jamais.

Mme McCallum: Non, je crois que l'affaire Cooper nous permet de penser que la Cour suprême du Canada et les autres tribunaux donneront une définition très large de la maladie mentale si vous n'en donnez pas vous-même dans la loi.

M. Rideout: Je ne sais pas ce qu'en pensent mes collègues, mais, de manière générale, je suis d'accord avec vous. Je crois qu'un déficient mental qui est capable de comprendre ce qu'il fait, doit être responsable de ses actes s'il enfreint la loi. Ce que nous voulons faire, c'est trouver des solutions à l'autre situation.

[Text]

One thing that I wanted to lead into, which is something where you might be able to help us in a completely different vein, is the effect of this in a degree that is maybe part of the constitutional discussions, that the federal government is on one side and the provinces are on the other.

In this area, the criminal law is federal and has an impact on what is going on, but ultimately, when a decision of some sort is made, then the individuals affected are going to end up into the provincial government scheme of things and into community based services and all the rest of that. We have roughly 1,200 such people in existence now under the system and they may ultimately flow into the community based system.

From your knowledge of the community based system, is it ready to respond and is it going to respond in the way that you would like to see it respond? Or are we going to overload the system and thereby cause some further problems and exacerbate maybe a bad situation into an even worse one?

Ms McCallum: I would say that supports and services are lacking. New Brunswick's new mental health board is getting up and running. Some regions are better than others. It depends why that person is under a Lieutenant Governor's warrant. You may find people who are mentally retarded stuck under Lieutenant Governor warrants. Emerson Bonner from New Brunswick was stuck under one for 16 years because a psychiatrist gave one sentence of evidence that said he did not think he would be able to instruct his lawyer. That was the only evidence before a court that sent him away.

I think, depending on the need... I mean, there is going to be a certain category that are today dangerous and will be retained, so they are not going to overload the provincial territorial system. There will be some people who require new supports and services either under mental health or people who have mental handicaps that require assistance. But without the demand there, the supports and services will not develop. I don't think it's to the point where it would justify an inordinate delay in making provision for those individuals.

[Translation]

Il y a un autre aspect que je veux aborder et sur lequel vous pourrez peut-être apporter vos lumières, bien que ce soit dans un domaine totalement différent. Cela nous ramène peut-être au débat constitutionnel puisque le gouvernement fédéral et les provinces n'auront peut-être pas le même point de vue en la matière.

En effet, le droit criminel relève du fédéral et il a une incidence sur tout ceci, mais en fin de compte, une fois qu'une décision sera prise, les personnes concernées seront aux prises avec les règlements provinciaux, les services communautaires et tout le reste. On dénombre actuellement environ 1,200 personnes qui seront finalement peut-être absorbées par les services communautaires.

D'après ce que vous savez des services communautaires, sont-ils prêts à réagir de la manière que vous souhaitez? Ou, au contraire, pensez-vous que nous allons surcharger le système, créant ainsi d'autres problèmes et aggravant une situation déjà délicate?

Mme McCallum: Je pense que l'on manque d'appui et de services. Le Nouveau-Brunswick vient de mettre sur pied une nouvelle commission de la santé mentale. Certaines régions sont mieux loties que d'autres. Tout dépend si la personne fait l'objet d'un mandat du lieutenant-gouverneur. Certains handicapés mentaux se trouvent dans une impasse parce qu'ils font l'objet d'un mandat du lieutenant-gouverneur. Le cas d'Emerson Bonner, du Nouveau-Brunswick, n'a pas évolué pendant 16 ans parce qu'un psychiatre avait affirmé, lors d'un témoignage, que son patient n'était pas capable de donner des instructions à un avocat. C'est le seul témoignage que le tribunal a pris en compte dans son jugement.

Je crois que, selon les besoins... Certaines catégories de personnes jugées dangereuses actuellement seront gardées en établissement pénitentiaire, si bien que les services provinciaux et territoriaux ne sont pas débordés. Les services de santé mentale devront offrir de l'aide et des services à certaines personnes, et certains handicapés mentaux auront également besoin d'aide. Mais, si la demande n'augmente pas, rien ne sera fait pour accroître l'assistance et les services. Je ne pense pas que la situation soit telle qu'il soit préférable de reporter nettement l'adoption de dispositions concernant ces personnes.

Ms Peters: I think it is really important when designing new laws that we keep in mind the principle we are trying to advance; that is, respect for the equality rights of people with disabilities. We find that—and I don't mean to sound pessimistic. I agree that things are slowly changing and we want to encourage that. But in the past, because people with disabilities have been segregated, institutionalized, warehoused in workshops, and so on, we have not had the community supports that are needed.

Mme Peters: À mon avis, il est important, lorsqu'on élaborer de nouvelles lois, de s'en tenir au principe que nous proposons, lequel consiste, en l'occurrence, à respecter le droit à l'égalité des personnes atteintes de déficience. C'est ce que nous proposons et je ne veux pas paraître pessimiste. Je concède que les choses évoluent peu à peu et nous encourageons cette évolution. Mais il faut reconnaître que par le passé les personnes atteintes de déficiences ont été mises à l'écart de la société, gardées dans des institutions, parquées dans des ateliers, etc., et qu'elles ne peuvent pas bénéficier de l'assistance communautaire dont elles ont besoin.

[Texte]

It's a chicken-and-egg argument, but if our laws, which hopefully people respect in this country, reflect that people with disabilities ought to be part of the community and accepted as part of the community, hopefully we can start seeing some changes in supports and services. I think it's very important to keep that in mind and I hope that good laws will encourage the kind of community supports we need.

Mr. Rideout: Is it fair to say that you feel that the system is at least sufficient to respond? For example, we're not going to overload that system to such an extent that it is not going to be able to respond, because that would be a concern as far as we are concerned, given the other ramifications of what we do here.

Ms McCallum: If the supports and services are not there, it will backfire on us. The person will be back into the criminal law system.

Mr. Rideout: Exactly, but are you reasonably satisfied that although there are problems it can be done?

Ms McCallum: I just don't think until the demand... I mean, with the changing face of politics in the country, there are a few provinces—

Mr. Rideout: We're trying to encourage that on this side.

Ms McCallum: A lot of the provincial jurisdictions are going to have difficulty denying that supports and services shouldn't be there, whether they wear a Liberal face or a New Democrat face. Whether or not the supports and services are actually there now, I don't know, but the demand needs to be there in order for them to be developed.

Mr. Rideout: In the area of capping—and this is why I told you I was going to hopscotch around with questions. My understanding, and I may have this wrong as well, is that the intent of the capping is to have maximums: life, ten years, or two years. There is nothing to stop the review board from releasing somebody earlier in the process; it's only that becomes the maximum. In effect it's life or less, ten years or less, or two years or less, depending on what takes place.

I gather you both are still concerned about capping. Maybe you could explain to me what the basic concerns are with capping in light of the flexibility that supposedly is in the system, as we understand it.

Ms Peters: If that indeed is the way the provisions read, that might go to address some of our concerns. You were right. Our concern was that capping would be seen to be the beginning place, so that either the two-year, ten-year, or whatever, or the sentence associated with the particular offence, whichever was the lesser, would be the period of disposition. Again we were concerned that might be arbitrary and would not take into account individual circumstances, as sentencing in a regular hearing would take into account the particular situation and circumstances of the individual.

Are you saying that the individual circumstances would be considered, that the capping is the maximum, and that within that there would be discretion to look at other timeframes?

[Traduction]

C'est un cercle vicieux, mais si nos lois qui, nous l'espérons, sont respectées au Canada, disposent que les personnes atteintes de déficiences doivent être intégrées dans la collectivité, nous pouvons espérer une certaine évolution dans les services et l'assistance qui leur sont offerts. Je suis convaincu qu'une bonne loi encouragera le type de soutien communautaire dont nous avons besoin.

M. Rideout: Est-ce qu'il est juste de dire que vous avez confiance dans la capacité du système à répondre aux besoins? Par exemple, nous n'allons pas surcharger ce système au risque de l'engorger. C'est une de mes craintes, en raison des autres ramifications de ce que nous faisons ici.

Mme McCallum: Si l'assistance et les services ne sont pas disponibles, nous en paierons les conséquences, car les personnes qui pourraient être réintégrées dans la collectivité seraient à nouveau prises en charge par le système judiciaire.

M. Rideout: Exactement, mais estimez-vous que la formule a de bonne chance de fonctionner, malgré les problèmes?

Mme McCallum: Je ne pense pas, tant que la demande... Étant donné les bouleversements politiques que nous vivons, il y a des provinces...

M. Rideout: Nous essayons d'encourager cela de notre côté.

Mme McCallum: Beaucoup de provinces auront de la difficulté à refuser des services d'assistance et de soutien, qu'elles soient dirigées par des libéraux ou des néo-démocrates. Je ne sais pas si ces services d'assistance et de soutien existent déjà, mais pour qu'ils soient développés, il faut que la demande existe.

M. Rideout: Passons maintenant à la période maximale de détention... Je vous avais avertie que j'allais passer du coq à l'âne. Je n'ai peut-être encore rien compris, mais je crois que le principe de cette disposition consiste à appliquer des maximums: la détention à vie, des peines de dix ans ou de deux ans. Rien n'empêchera la Commission d'examen de libérer un détenu plus tôt; il s'agit simplement de la peine maximale. Selon l'infraction, la peine sera égale ou inférieure à la détention à perpétuité, de dix ans ou moins ou de deux ans ou moins.

Je crois comprendre que la disposition concernant la période maximale de détention vous pose un problème à toutes les deux. Vous pouvez peut-être m'expliquer quelles sont les principales réserves que vous avez à ce sujet, compte tenu de la souplesse dont bénéficie censément le système, tel que nous le comprenons.

Mme Peters: Si les dispositions vont vraiment dans ce sens, elles répondent peut-être à certaines de nos préoccupations. Vous aviez raison. Nous avions peur que la période maximale soit considérée en fait comme un point de départ et que la période de détention soit de deux ans, dix ans ou plus, selon l'infraction. Nous avons peur que la détermination de la peine se fasse de manière arbitraire et ne prenne pas en compte des circonstances particulières, alors qu'un juge tiendrait compte, dans un procès ordinaire, de la situation particulière de l'inculpé.

Êtes-vous certain que l'on tiendrait compte de la situation propre à chacun, qu'il s'agit bien de la période maximale de détention et que le juge serait libre d'imposer des peines d'une autre durée?

[Text]

The Chairman: Definitely yes.

Mr. Rideout: That's my understanding. It would work on the basis that a maximum would occur, but in the interim the review board has the flexibility to do... Take a crazy hypothetical, if you want, but somebody could be in a situation in which he would get life, as far as the cap is concerned, but conceivably could be out in a month, if you want to carry it to its extremes, because the review board determines... That's an exaggeration, but it is...

• 1650

The Chairman: We're very pleased to have allayed your fears, Yvonne, on that one—

Ms McCallum: Is that where the person is not dangerous? Are you talking about capping, quite apart from dangerous?

Mr. Rideout: No, even in the dangerous situation. I am simplifying it, but it is not this simple. Probably when you try to exaggerate something like that it makes it worse. But it is conceivable that a dangerous person could be into a category where the cap would be life. And if the system came to the conclusion that person was cured, then they would be out.

Ms McCallum: I would just say two points on that. Of course, this does not include people with mental handicaps, so I will just make this comment gratuitously. I think it takes away one of the roles of judges to allow that discretion to be inherent in the review board. I think it may be subject to challenge. What I mean by that is that sentencing is properly done by a judge, and not with a cap. In other words, if he knows or she knows that five years is the maximum, to just simply superimpose that cap and send the person off for the provincial review board to vary it, then that takes away from the proper role of sentencing. The sentence should take into account the individual, the nature of their disability, the nature of the offence, all the kinds of factors that are considered when a person is found to be an offender. It ought not to be varied by a review board. I think you are still dealing with something that is arbitrary, which is what was repugnant in *Swain versus the Queen*. It should be—

Mr. Rideout: Except that, I guess, the distinction is that this person really, using the old terminology, is not guilty by reason of insanity. So they are not guilty, and so it is not—

The Chairman: We do not like that term. Would you please stop it.

Mr. Rideout: I know, I mean because of mental disorder. I don't want to get into that argument that I lost earlier in the day.

But in those circumstances, it puts them in a completely different category that does not—or should not—deal with sentencing. Those individuals did something that they did not know was wrong, and therefore they're not criminals. Anyway, I have talked too long.

[Translation]

Le président: Absolument.

M. Rideout: C'est aussi mon interprétation. Je pars du principe que le maximum serait imposé, mais entre-temps, la commission d'examen aurait la possibilité de... Prenons l'exemple exagéré d'un inculpé qui serait condamné à perpétuité. C'est un cas extrême, mais il pourrait être libéré un mois plus tard, selon la décision prise par la commission d'examen... C'est une situation extrême...

Le président: Nous sommes contents, Yvonne, de vous avoir rassurée à ce sujet...

Mme McCallum: Cela serait possible si la personne en question n'est pas dangereuse. Quand vous parlez de la période maximale de détention, vous ne tenez absolument pas compte du risque que l'individu présente pour la société, n'est-ce pas?

M. Rideout: Non, même s'il présente un risque. Bien sûr, je simplifie, mais rien n'est aussi simple que cela. En fait, les situations paraissent probablement plus graves lorsqu'on prend des cas extrêmes. Cependant, il est possible qu'une personne dangereuse possible d'une peine d'emprisonnement à vie soit libérée si la commission est convaincue que cette personne est guérie.

Mme McCallum: J'aimerais ajouter deux détails à ce sujet. Ce commentaire est tout à fait gratuit, puisqu'il ne touche pas les handicapés mentaux. Je crois que le fait d'accorder un tel pouvoir de décision aux commissions d'examen prive les juges d'un de leur rôle traditionnel et ouvre la voie à la contestation. Ce que je veux dire, c'est que la peine est déterminée par un juge et non pas à partir d'un barème. Autrement dit, le juge qui détermine une peine maximale de cinq ans perd son temps, puisque la commission provinciale d'examen pourra modifier cette peine. La peine devrait tenir compte de l'individu lui-même, de la nature de sa déficience, de l'infraction commise et de tous les autres facteurs que l'on prend généralement en considération lorsqu'une personne est déclarée coupable d'une infraction. La commission d'examen ne devrait pas avoir le droit de négliger certains de ces aspects. Je pense que vous n'êtes pas encore parvenu à vous débarrasser de l'élément arbitraire et repugnant qui a caractérisé l'affaire *Swain contre la Reine*. Il faudrait...

M. Rideout: Sauf que, selon moi, une telle personne ne serait pas jugée coupable, pour cause d'aliénation mentale, si vous me permettez d'utiliser la vieille terminologie. Elle ne serait pas coupable et par conséquent...

Le président: Veuillez ne pas utiliser ce terme que nous avons décidé de bannir.

M. Rideout: Oui, je devrais parler de trouble mental. Je ne veux pas reprendre la discussion au cours de laquelle on m'a démontré, un peu plus tôt aujourd'hui, que j'avais tort.

Mais dans de telles circonstances, les infracteurs se trouvent dans une catégorie tout à fait différente qui n'a pas ou ne devrait pas avoir d'incidence sur la détermination de la peine. Ces personnes ayant commis, sans le savoir, une infraction, elles ne peuvent être considérées comme des criminels. De toute façon, j'ai parlé trop longtemps.

[Texte]

The Chairman: Thank you very much. If there are no further questions, then I want to thank you very much for appearing, being patient with members of this committee and giving us the benefit of your wisdom. We hope we have allayed some of your fears with respect to capping. While you think there may still be a subject to challenge, we will see how that works out. I want to thank you for being here.

The meeting is adjourned to the call of the chair.

[Traduction]

Le président: Merci beaucoup. S'il n'y a pas d'autres questions, il ne me reste plus qu'à vous remercier pour votre témoignage et pour la patience dont vous avez fait preuve avec les membres du comité. Je vous remercie également de nous avoir fait bénéficier de vos connaissances. Nous espérons que nous avons réussi à vous rassurer pour ce qui est de la peine maximale de détention. Nous verrons si cette disposition sera contestée. Je vous remercie d'être venue.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communications Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Cœur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Canadian Association for Community Living:
Dulcie McCallum, Counsel and legal/government affairs.

From Canadian Disabilities Rights Council:
Yvonne Peters, National coordinator.

TÉMOINS

De l'Association canadienne pour l'Intégration communautaire:
Dulcie McCallum, conseiller juridique/Directeur, affaires légales et gouvernementales.
Du Canadian Disabilities Rights Council:
Yvonne Peters, coordonnatrice nationale.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9